

HERODE.

TRAGÉDIE NOUVELLE.

Par M. l'Abbé NADAL, de l'Académie
Royale des Médailles & Inscriptions.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à l'Image S. Louïs.

M. D C C. I X.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE DUC D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE,

PREMIER GENTILHOMME DE LA
Chambre du Roy, Gouverneur de Boulogne
& du Pais Boulonnois, &c.



MONSEIGNEUR,

*Vous m'avez permis de vous dédier la
Tragédie d'Hérode : mais en même temps
à ij*

EPISTRE.

vous avez souhaité que je supprimasse tous ces éloges, dont la flatterie peut-être a gâté l'usage. Je croi pouvoir vous obéir, sans garder tout le silence que vous exigez de moi. Il y a des qualitez, MONSEIGNEUR, sur lesquelles la modestie n'a point de droit : Telles sont les vertus de la société, que vous avez poussées à leur degré de perfection. Ce n'est pas vous louer non plus, que de relever l'éclat & l'antiquité de vôtre nom : il y a un certain point de gloire & de grandeur au dessus de toutes les loüanges ; & je ne pourrois que saisir ici cette conformité de vos qualitez avec celles de tous les grands Hommes de vôtre Maison, qui depuis les temps les plus reculez ont été revêtus des premières Dignitez de l'Etat, parez de tous les Titres les plus brillans, que la subordination a établis, & honorez de la confiance & de l'amitié de nos Rois. Qu'il est beau, dans le rang où la Providence vous a placé, de se ramener, comme vous faites, aux plus legeres bien-seances de la vie ; de réunir avec tous les sentimens d'une ame élevée, cette bonté, cette générosité, cette onction, qui est bien moins l'effet d'une politesse recherchée, que d'un fonds de vertus qui vous attache à tous les devoirs de l'humanité. Avec de telles qualitez, MONSEIGNEUR, les Grands ne perdent rien à être vûs de près ; on leur rend avec plaisir ce tribut de respect & de considéra-

ÉPISTRE.

tion qui nous est imposé ; on fait plus , on les aime. Pour moi , MONSEIGNEUR , depuis que vous m'avez donné la plus sensible & la plus glorieuse marque de vôtre estime , en m'attachant à vôtre personne , j'ai senti qu'on devenoit encore plus honnête homme en vous approchant. J'ai trouvé en vous des principes & des maximes , qui passent de bien loin les idées ordinaires de l'honneur & de la vertu. J'y ai trouvé un exemple sensible de ces grands sentimens que nous mettons sur la scene avec confiance. Quel heureux mélange tout cela ne fit-il point avec le goût parfait qui est en vous pour toutes les beautés & tous les mysteres de l'art dans toutes les especes de productions. Si la Tragédie , MONSEIGNEUR , passe pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain , avec quelle admiration ne devons-nous point regarder ce coup d'esprit & d'intelligence , si j'ose ainsi parler , que vous possédez souverainement , qui enleve toute la conduite d'un ouvrage , qui en saisit les rapports & les liaisons , qui suit les caracteres , & cherche cette unité que forment tous les incidens que l'art y a préparé ? C'est ce que j'ai utilement éprouvé aux lectures que j'ai eu l'honneur de vous faire d'Hérode. Oûi , MONSEIGNEUR , vous lui deviez une protection particuliere ; vous êtes naturellement engagé à soutenir une Pièce qui est faite pour l'esprit & pour la

EPISTRE.

raison, & où l'on met à la place des vains sentimens d'une imagination frivole, les images & les instructions terribles qui forment le but & le principal objet de la Tragédie. La maniere vive & généreuse avec laquelle vous en avez appuyé la représentation, suffiroit pour m'obliger à vous la consacrer: Mais la reconnoissance est ici de trop; votre mérite personnel, dépouillé de tout ce qui vous environne, me détermine tout seul à vous rendre ce témoignage public du respect avec lequel je suis.

MONSEIGNEUR,

Votre tres-humble & tres-
obéissant serviteur,
N. A. D. A. L.



P R E F A C E.

CE n'est pas seulement pour ne point blesser les bienséances de mon érat, que je m'attache aux sujets que l'Histoire Sainte & l'Écriture nous fournissent ; la dignité de ces mêmes sujets & leur nouveauté est une des raisons principales qui m'engagent à les traiter. J'ai regardé la mort des enfans d'Hérode comme une action propre pour la scène. La nature, l'amour, l'ambition, la jalousie de l'autorité, tout est de la partie, & entre dans les mouvemens que j'ai tâché d'exprimer. Quelque scrupuleux que l'on doive être sur la vérité des événemens, sur tout dans ce qui regarde une histoire consacrée par la Religion, on doit encore s'attacher plus particulièrement à rendre les caractères & à ramener à ce point tous les incidens. J'ai crû avoir mis sur la Scène Hérode & Salome avec tous les traits qui pouvoient les faire reconnoître. J'ai donné à Salome un objet & des vûës, qui à la vérité n'empêchent point qu'elle ne soit odieuse ; mais qui donnent à son crime je ne sçai quel éclat qui ne laisse

P R E F A C E.

pas de trouver des admirateurs. Joseph nous parle de ses intelligences avec Silléüs. Aristobule, dit-il, lui avoit mandé que le Roi la vouloit faire mourir, sur ce qu'on lui avoit rapporté que sa passion pour Silléüs, qu'Hérode regardoit comme son ennemi, lui faisoit secrettement donner avis à cet Arabe de tout ce qu'elle sçavoit de ses projets. Je n'ai point parlé d'Aristobule fils d'Hérode; soit que j'aye appréhendé qu'on ne le confondit avec Aristobule frere de Mariamne, & Prince d'une grande espérance, qu'Hérode avoit fait noyer; soit que ne pouvant le regarder que dans les mêmes intérêts & dans la même situation qu'Alexandre son frere aîné, je craignisse de multiplier les mêmes caracteres. Joseph m'a fourni l'idée de Thirron: tout ce que j'ai fait a été d'en élever le caractere, & de charger les remontrances qu'il fit à Hérode. C'est un morceau tout neuf sur le Théâtre, dont tout le monde a été également frappé; ce qui est une preuve sensible qu'il y a dans le fond du cœur humain un respect pour la vertu à l'épreuve de tout.



APPROBATION.

J'ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Hérode, Tragédie*; & j'ai crû que l'impression justifieroit tous les applaudissemens que le Public a donnez aux Représentations. Fait à Paris ce 20. Février 1707.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé le Sieur NADAL Nous a fait exposer qu'il a depuis peu composé une Piece de Théâtre qui a pour titre, *La Tragédie d'Hérode*, qu'il desireroit donner au Public, avec celle de Saül, & plusieurs autres ouvrages de Poësie & de Prose, aussi de sa composition : Pourquoi il nous en a tres-humblement requis nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A ces causes Nous avons permis & permettons par ces Prê sentes audit Sieur Nadal de faire imprimer & vendre lefdits ouvrages de sa composition par tout nôtre Royaume, en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, pendant le temps de huit années consécutives, à compter du jour & date des Prê sentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient,

d'imprimer, faire imprimer, contrefaire, vendre ni debiter ledit Livre, sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'impression et angere, sans le consentement par écrit dudit Sieur Nadal ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long dans le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier & beau caractère, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant d'exposer ledit Livre en vente, il en sera mis deux exemplaires en notre Bibliothèque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre tres-cher & féal le Sieur Phelypeaux Chevalier Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Nadal ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur-soit fait ou donné aucun empêchement. Voulons que la copie des Présentes imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers - Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution des Présentes tous actes de Justice requis & nécessaires: De ce faire lui donnons pouvoir, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le deuxième jour de Mars

Par de grace mil sept cent neuf, de de notre Regne
le soixante sixième Signé, Par le Roi en son Con-
seil, CHAPPUZEAU, & scellé du grand Sceau de
Cire jaune.

Et ledit Sieur Nadal a cédé son droit audit Pri-
vilege au Sieur Ribou, Libraire à Paris, pour en
jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Registre n. 2. de la Communauté
des Imprimeurs-Libraires de Paris, page 418. n. 806.
conformément aux Réglemens, & notamment à
l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce
22. Mars 1709.

Signé, L. SEVETTES, Syndic.

ACTEURS.

HERODE, Roi de Judée.

ALEXANDRE, Fils d'Hérode & de Mariamne.

ANTIPATER, Fils d'Hérode, d'un premier lit.

GLAPHIRA, Fille d'Archélaüs, Roi de Cappadoce, accordée à Alexandre.

SALOME, Sœur d'Hérode.

THIRRON, Ministre sous les Règnes précédens.

NARBAL, Confident d'Hérode.

PHILON, }
ACHAS, } Juifs.

PHENICE, Confidente de Glaphira.

PHEDIME, Confidente de Salome.

GARDES.

La Scène est à Solime, autrement Jérusalem, dans le Palais d'Hérode.

HERODE



HERODE.

TRAGÉDIE NOUVELLE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, PHILON.

SALOME.

Uy, des desseins qu'enfante un trop
juste courroux

Ma prudence, Philon, se repose sur
vous.

Jevais trouver Hérode: attendez Alé-
xandre :

Vous pourrez lui parler: il voudra vous entendre.

D'un entretien secret ménagez les momens,

Et portez vos regards dans tous ses sentimens :

Il revient ébloüi de la faveur de Rome.

Je vous laisse; songez que vous servez Salome.

PHILON.

Madame, je feray tout ce que j'ay promis.

A



SCENE II.

PHILON *seul.*

Philon, quels intérêts en tes mains sont remis ?
 Poursuis, quoy qu'en secret la pitié te condamne,
 Remets à ses destins le fils de Mariamne,
 Songe, que ses malheurs te pourroient entraîner,
 Et qu'où la faveur regne, elle a droit d'ordonner.
 Qu'un vain peuple pour lui s'empresse ou le déplore...



SCENE III.

ALEXANDRE, PHILON.

ALEXANDRE.

Que fait le Roy ?

PHILON.

Seigneur, on n'entre point encore.

ALEXANDRE.

Approchez-vous, Philon. Tandis que dans ces lieux
 Mon pere se dérobe encore à tous les yeux,
 Puis-je, m'ouvrant à vous sans péril & sans crainte,
 D'un moment d'entretien bannir toute contrainte ?
 Et dans le cœur d'Hérode encor mal affermi,
 Au milieu de sa Cour, trouveray-je un ami ?

PHILON.

Seigneur, depuis long-temps vous devez me connaître.
 Reste de ces Héros dont le Ciel vous fit naître,
 L'aurez-vous oublié ? De tous les fils du Roi,

Celui de Mariamne éprouva seul ma foi.
Combien pour vous, Seigneur, j'ai ressenti d'alarmes,

Depuis le jour fatal où la Judée en larmes
A vû de son supplice élever les apprêts,
Et son sang innocent arroser ce Palais !
De vos accusateurs les complots sanguinaires,
La haine de Salomé, & celle de vos freres,
Leur crédit augmenté par vôtre éloignement,
N'ont pû de mon devoir m'écartier un moment.
Mais que dis-je ? Le Ciel vous rend à l'Idumée ;
Hérode même aux yeux de Solime charmée
Par quel accüeil, Seigneur, digne de vôtre foi. . .

ALEXANDRE.

Dois-je me confier aux caresses du Roi ?
Ay-je donc oublié que sa haine couverte
Me conduisit à Rome, y poursuivit ma perte ?
Ou plutôt sans douleur puis-je m'en souvenir ?
Au fort de Glaphira l'hymen m'alloit unir :
Je l'aimois, tout sembloit flater mon espérance :
Son pere Archélaüs hâtoit cette alliance.
Cependant il falut m'écartier de ces lieux,
Et devorer des pleurs qu'arrachioient nos adieux.
Du Roi dans le chemin les perfides caresses
Cachèrent contre moi ses fureurs vangeresses,
J'admirois en secret l'excès de sa bonté :
Mais de quel trouble affreux me trouvay-je agité,
Quand du Peuple Romain obtenant audience,
Il arma contre moi la funeste eloquence,
M'impura des forfaits dignes de sa fureur ?
Rome alors, cher Philon, ne put voir sans horreur
Tous les cruels efforts de son courroux funeste ;
Un Roi qui de son sang poursuit en moi le reste ;
Un pere demandant la tête de son fils,
Et là de ses travaux terminant tout le prix.
Je trouvois, à sa haine opposant un refuge,
Un bourreau dans mon pere, un pere dans mon Juge.
Auguste, le Sénat, tout le Peuple à la fois

A ij

Du sang qu'il trahissoit prirent en main les droits ;
 Et la fureur d'Hérode excitant leur murmure ,
 Pour moi dans tous les cœurs fit parler la nature.
 Malgré tous leurs efforts , tous leurs soins redoublez ,
 Les amis de Salome en parurent troublez .
 Le Roy lui même alors , confus de sa poursuite ,
 Retourna dans Solime en attendre la suite .
 Dans cet état , Philon , toujours mêlé d'effroi ;
 Les conseils de Thirron passèrent jusqu'à moi .
 Il se rendit à Rome : à ses maîtres fidèle ,
 Sa tendresse égaloit l'ardeur de votre zèle ,
 Sa douleur en tous lieux réveilla mes amis :
 De Rome contre Hérode il éleva les cris .
 Heureux si secondant le zèle qui l'anime ,
 Le Ciel me le rendoit avec vous dans Solime !
 Mais vous , qui d'une cour sujette aux changemens
 Avez part aux conseils , ainsi qu'aux mouvemens ,
 Ne me déguisez rien , Philon ; que votre bouche
 Me fasse un libre aveu de tout ce qui me touche .
 Le Roi , je l'avoürai , m'a reçu dans ses bras
 Avec des sentimens que je n'espérois pas .
 J'ai trouvé Glaphira de mon retour charmée ,
 Et s'il se peut encor plus digne d'être aimée :
 Mais parmi les transports qu'elle a fait éclater ,
 Quelque trouble secret sembloit l'inquiéter .
 Elle se prête à peine à l'espoir qui m'anime .
 Enfin depuis huit jours de retour dans Solime ,
 Par quels ordres , Philon , par quels motifs secrets
 Vois-je de mon hymen reculer les apprêts ?
 Et parmi les honneurs que la Cour me défère ,
 N'ai-je pû qu'en public entretenir mon pere ?

P H I L O N .

Sans doute il n'a pû voir qu'avec des yeux jaloux .
 Ce zèle que le peuple a temoigné pour vous .
 Votre retour a fait la publique allegresse :
 Moins chéri dans ces lieux vous auriez sa tendresse .
 Il craint que dans vos droits votre espoir trop flaté
 N'arme votre courroux justement excité .

TRAGÉDIE.

Des grands Asmonéens la gloire vit encore ,
Et le peuple en effet le hait , & vous adore.

ALEXANDRE.

Ah ! si je le croïois , si maître de leurs cœurs. . .
Mais comment accorder leur zèle & mes malheurs ?
Non , non , je sçais en eux quelle aveugle manie ,
Même en la detestant , nourrit la tyrannie.
Je sçais quels sont les Juifs : j'allois loin de leurs
yeux

Peut-être pour jamais me bannir de ces lieux ;
Tromper dans son courroux la fortune inhumaine ;
Chercher un beau trépas : mais l'amour me ramène.
Je laissois Glaphira parmi mes ennemis ;
Et son Trône , sa main , son cœur m'étoient promis.

PHILON.

Le Roi la voit toujours avec des yeux de pere ;
Il lui croit retrouver les traits de votre mere ;
Sa presence le flatte ; & calmant son ennui ,
Elle peut moins sur vous , qu'elle ne peut sur lui.

ALEXANDRE.

On dit que de ma mort attendant la nouvelle
Mon frere Antipater se declaroit pour elle ;
Que Salome , appuyant ses soins auprès du Roi ,
Déjà lui promettoit sa couronne & sa foi.

PHILON.

Si quelque espoir , Seigneur , avoit pû les seduire ,
Du moins votre retour suffit pour le détruire :
Mais quoiqu'en fin leur haine ait osé contre vous ,
Dissimulez , Seigneur , votre juste courroux.
Ah ! si sans vous parer de tant d'indépendance ,
Vous pouviez de Salome ébloüir la prudence ;
Prés d'elle quelque temps essayer la douceur ! . . .
Vous connoissez du Roi cette implacable sœur ;
Du sang de Mariamne en vous l'orgueil la blesse . .

ALEXANDRE.

Qui moi que sans rougir d'une indigne foiblesse ,
Je déguise mon cœur & farde mes discours ?
Laissons-lui , cher Philon , de semblables détours.

A ij

Une noble fierté n'admet point de contrainte ,
Tel qu'il est, un grand cœur doit se montrer sans
crainte.

Quoi de tant de Heros j'irois indigne fils
Baïser encor la main qui me les a ravis ?
Careffer l'ennemie à me nuire obstinée ?
A ma vengeance ici , ma gloire est enchaînée
Philon par l'un & l'autre excité tour à tour ,
Peut-être je devrai l'un & l'autre à l'amour.
Non que dans mes malheurs une aveugle colere
Parmi mes ennemis confonde ici mon pere :
Je sçai quel saint respect il a droit d'exiger ;
C'est sa gloire & mon sang que je cherche à vanger
Glaphira me remet les droits d'un Diadème.
Mais quoi l'on ouvre, entrons.

P H I L O N.

Ciel ! Salome elle-même

Déjà...



SCENE IV.

S A L O M E , A L E X A N D R E ,
P H I L O N , P H E D I M E.

P S A L O M E.

Prince , arrêtez , on ne voit point le Roi

A L E X A N D R E.

Cet ordre, quel qu'il soit, peut-il être pour moi ?

S A L O M E.

L'ordre est pour tous, Seigneur.

A L E X A N D R E.

Quoi, Madame, sa veuë

Libre à vous seule ici, me seroit deffendue ?

S A L O M E.

Ignorez-vous, Seigneur, quels transports douloureux

Agitent chaque jour ce Prince malheureux ?
 Ce n'est plus ce Héros que la sagesse inspire ,
 Que la gloire amena de si loin à l'Empire ,
 Qu'Antoine à ses destins avoit associé ,
 Et dont Cesar vainqueur envia l'amitié.
 Jugez de quelle horreur sa fortune est suivie ;
 Aux derniers des humains Hérode porte envie.
 De son amour encore à toute heure occupé ,
 Des plus noires terreurs il est toujours frappé.
 Après quinze ans entiers son desespoir redouble ;
 De la Reine en ces lieux l'image encor le trouble ;
 Il croit qu'en ce Palais , pour l'accabler d'ennuis ,
 L'ombre de Mariamne erre toutes les nuits ;
 Et le suivant partout à travers les ténèbres ,
 Exale sa douleur par mille cris funèbres.
 Sur tout l'aspect d'un fils retrace ses malheurs ,
 Et loin de le calmer , irrite ses douleurs.
 De ses rigueurs enfin Hérode est la victime.

ALEXANDRE.

Madame , sa douleur n'est que trop légitime ;
 Et je ne doute point que ses ressentimens
 Ne le livrent sans cesse aux plus cruels tourmens :
 Mais s'il pleure ma mere , à sa douleur fidele ,
 Ne peut-il la chercher dans ce qui reste d'elle ;
 Mêler ses pleurs aux miens . . Ah ! loin de m'éviter ,
 Il est d'autres objets qu'il devoit écarter.

SALOME.

Seigneur , dans une cour à ses vœux asservie ,
 Ce sont ses seuls regrets qui tourmentent sa vie ;
 Ses Juifs pour lui de crainte & d'amour prevenus . .

ALEXANDRE.

Madame , tous les cœurs ne lui sont pas connus :
 Je ne le voi que trop : mais quoiqu'il en puisse être ,
 Sans son ordre à ses yeux je croi devoir paroître.
 Ne suis-je pas ici dans ces augustes lieux ,
 Où longtemps de ma mere ont regné les ayeux ?
 Où rien ne s'offre à moi qui ne me puisse apprendre
 Quels sont les droits d'un sang dont ils m'ont vu
 descendre ?

Je le vois , le courroux dont vous êtes épris
 Vous a fait oublier ce qu'ils vous ont appris ;
 Et loin de moderer...

ALEXANDRE.

Je vous entens , Madame;

Je vois quel souvenir on rapelle à mon ame.
 Vous voulez , insultant encore à ma douleur ,
 Me mettre sous les yeux ma honte & mon malheur.
 D'un triomphe cruel je reconnois la trace.
 Mais enfin j'envisage un terme à ma disgrâce.
 De nos Tyrans communs les projets dangereux.
 Peut-être quelque jour retomberont sur eux.
 Adieu.

SALOME *à part.*

Va , c'est à toi de craindre ma colère.



SCENE V.

SALOME , PHILON , PHEDIME.

PHILON.

J'ay de tous ses desseins découvert le mystère.
 Dans ses ressentimens toujours plus affermi...

SALOME.

Je sçai jusqu'à quel point il est mon ennemi,
 Et voi depuis longtemps ce qu'il en faut attendre.
 Mon courroux inquiet brûle de vous entendre ;
 Mais remplissez des soins commis à vôtre foi,
 Et volant sur ses pas , suivez-le chez le Roi.
 L'éclat de son courroux rend sa perte certaine.





SCÈNE VI.

SALOME, PHÉDIME.

SALOME.

Tu t'étonnes, Phédime, & j'entrevois ta peine.

PHÉDIME.

O Ciel ! que faites-vous, Madame, en quelles mains
Osez-vous confier de semblables desseins ?

Tout ce qu'a fait Philon n'a donc pu vous apprendre
Le zèle qui l'attache au parti d'Alexandre ?

Les malheurs de la mère, & les perils du fils,
Longtems dans ce Palais ont excité ses cris.

SALOME.

Phédime, connois mieux ces flateurs mercenaires,
Auprès de nous voilà leurs retours ordinaires.

Inquiets, incertains, leur cœur toujours flottant
Dans leur légèreté n'a qu'un objet constant,

La faveur : elle obtient leurs hommages sincères ;
Détestables amis, mais pourtant nécessaires,

Tout autre sur leur choix se pourroit abuser ;
Mais tout devient utile à qui sçait-en user.

Ardens à nous servir ils se font nos victimes ;
Sur eux la politique a des droits légitimes ;

Souvent dans ses desseins un grand cœur combattu,
Met en œuvre le crime ainsi que la vertu.

Philon m'assure seul la perte d'Alexandre ;
Ce qu'il a fait pour lui m'en laisse tout attendre,

Phédime, il ne va point me servir à demi :
Un traître va toujours plus loin qu'un ennemi.

PHÉDIME.

Par tant d'événemens depuis longtemps instruite,
Madame, de vos soins craignez plutôt la suite :

D'Alexandre plutôt recherchez l'amitié :
 Ses malheurs ont d'Auguste excité la pitié.
 Le peuple le chérit : Que dis-je, Hérode l'aime :
 Tout a changé pour lui, changez aussi vous-même ;
 Et quand pour lui les vœux se réunissent tous...

S A L O M E.

Et c'est-là ce qui doit exciter mon courroux,
 Phédime. Tu veux donc que ma haine stérile,
 Le revoie en ces lieux triomphant & tranquille ?
 Tu veux que mon crédit y paroisse abaissé ?
 Et quel seroit le prix du sang que j'ai versé ?
 J'ai fait mourir son oncle, & j'immolai sa mère.
 Que dis-je digne objet d'une juste colère,
 D'un vil peuple en ces lieux follement révééré,
 Hircan le vieux Hircan vient d'être massacré.
 Des Rois Asmonéens Alexandre est le reste.
 Quand je n'en craindrois point la vengeance funeste,
 Croi tu que le dessein qui m'occupa toujours
 Etonne mon courage, & perisse en son cours ?
 Non, non, il faut combler un espoir légitime ;
 Justifier ma haine, & jouir de mon crime.
 Si j'ai scû les poursuivre, & ne rien épargner...

P H E D I M E.

Et que prétendez-vous, Madame, enfin ?

S A L O M E.

Régner.
 Voilà le seul objet & l'espoir qui m'entraîne.
 Ce n'est que pour cela que j'ai perdu la Reine ;
 Que j'écartai les fils ; que d'Hérode à mes yeux
 La gloire est importune, & le sang odieux.

P H E D I M E.

Et le sang odieux ! mais cependant, Madame,
 Vos soins d'Antipater autorisent la flamme ;
 Et quoique dès long temps liée à d'autres nœuds ;
 La main de la Princesse est promise à ses vœux.
 Quel intérêt peut donc vous...

S A L O M E.

Arrête, Phédime

Son intérêt n'est point ici ce qui m'anime.
 Sur ce que je prétens ne vas point t'abuser.
 Ce grand zèle pour lui cherche à les diviser ;
 De deux cœurs orgueilleux j'excite le murmure ,
 J'oppose en mes desseins l'amour à la nature ;
 J'allume un fier courroux dont j'attens tout le fruit.
 Dans leur désunion l'un & l'autre est seduit :
 Pour moi sans le sçavoir contr'eux d'intelligence
 L'un travaille à ma gloire , & l'autre à ma vengeance.
 Sur eux de mes destins je vais me reposer.
 Dans l'espoir qui les flatte ils pourront tout oser ;
 Et je répons enfin , pour servir ma colere ,
 De l'attentat des fils , & de la main du pere.

PHÉDIME.

Et ne craignez-vous point que son cœur éperdu.
 Ne redemande un sang par ses mains répandu ?
 Et que de tant d'efforts tôt ou tard le salaire . . .

SALOME.

Phédime , contre moi si je n'ai que mon frere ,
 De sa vengeance alors je préviendray l'ardeur.
 Repose-toi sur moi du soin de ma grandeur :
 Mais si je n'ay tenté qu'un effort inutile ,
 Si le Ciel me trahit , j'ay besoin d'un azyle ;
 Et c'est ce que sur tout j'ay voulu ménager.

PHÉDIME.

Quels lieux peuvent vous mettre à l'abri du danger ?

SALOME.

Phédime , tu sçais bien , sans que je te le die ,
 Quels troubles intestins déchirent l'Arabie ;
 Qu'elle a gemi long-temps , & qu'un fer assassin
 Du dernier de ses Rois a tranché le destin.
 Elle demande un maître , & Rome en delibere.
 Son choix peut regarder Silleis , ou mon frere.
 Par là le distinguant des autres Potentats ,
 Non contente d'avoir reculé ses Etats ,
 Rome pour digne prix des travaux de sa vie ,
 A la Judée encors uniroit l'Arabie ;
 Mais dans tous nos desseins l'un à l'autre opposez ,

Nos plus grands intérêts se trouvent divisez. . . .
 Cet ennemi d'Hérode & puissant & funeste,
 Ce même Silleüs que Solime déteste,
 Qui jusques dans les murs a répandu l'effroi,
 S'il monte sur le Trône, il me donne sa foi.

PHEDIME.

De Rome ainsi pour lui vous briguez le suffrage?

SALOME.

Salome une autre fois l'en dira davantage.
 Antipater paroît.



SCENE VII.

SALOME, ANTIPATER, PHEDIME.

ANTIPATER.

M Adame, c'en est fait,
 De vos bontez pour moi je n'attens plus l'effet.
 Le retour de mon frere assure sa conquête;
 Pour couronner ses feux je voi que tout s'apprête:
 La tendresse, l'amour, Solime, les Romains,
 Tout remet aujourd'hui Glaphira dans ses mains.

SALOME.

Quoi déjà son retour trouble vôtre courage?
 Antipater ainsi s'allarme au moindre orage?
 Alexandre à Solime à peine est arrivé,
 Et jusqu'au moindre espoir tout vous est enlevé?
 Songez que le dessein que vôtre orgüeil embrasse,
 Même dans le malheur, veut encor plus d'audace:
 Et craignez que malgré tant de secours promis,
 Vôtre trouble en ces lieux ne glace vos amis.
 Ah! si l'éyénement, dementant l'apparence,
 Dans son cœur de si loin ramene l'esperance,
 Dans vos justes desirs encor plus affermi,

Prince,

TRAGÉDIE.

13

Prince, sans reculer, perdez votre ennemi.

Rendons-lui les périls qu'il en falloit attendre :

• Ce n'est pas l'opprimer, c'est plutôt vous deffendre,

C'est rejeter sur lui ses cruels attentats.

ANTIPATER.

He bien, Madame, allons, disposez de mon bras.

Dans mon juste transport il n'est rien qui m'arrête,

Parlez, mon desespoir vous répond de sa tête.

Parmi de grands rivaux, entre les fils des Rois,

La haine devient juste, & le crime a ses droits.

SALOME.

Je conçois vos douleurs ; il suffit, le temps presse.

Je vais trouver Hérode, allez voir la Princesse.

Sur tout à ses dédains laissez un libre-cours ;

Ecoutez votre espoir, & non point ses discours.

Allez, & si le Ciel vous offre une couronne,

Que vous importe-t-il quel moyen vous la donne ?

Tout soin frivole ici, Prince, est à dédaigner :

Et l'on est seur de plaire alors qu'on peut régner.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

GLAPHIRA, PHENICE.

PHENICE.

M Adame, enfin le Ciel touché de vos al-
larmes,
Va tarir pour jamais la source de vos
larmes;

Alexandre lui-même à vos desirs rendu,
Va presser un hymen si long temps attendu;
Par ses derniers malheurs sa faveur affermie. . .

GLAPHIRA.

Hé! ne connois-tu pas la cruelle ennemie?
Les caresses du Roy, l'appui de l'Empereur,
Tout ce qui t'a flatée, irrite sa fureur.

Ne crois pas qu'elle rompe un projet sanguinaire;
Qu'elle n'ait accablé le fils après la mere;
Qu'elle ne regne seule en écartant le bras
Qui pouvoit la punir de tous les attentats.

PHENICE.

Madame, je sçai trop que la faveur de Rome,
Que son retour aigrit la haine de Salome;
Mais en vous son destin trouve un nouvel appui;
Contr'elle dans ces lieux vous pouvez tout pour lui.
Vous allez écarter les pieges qu'on lui dresse.
Vous sçavez que le Roi vous aime avec tendresse;
Que souvent plus farouche, & noyé dans ses pleurs,
Vôtre seule présence a calmé ses fureurs.

Il croit revoir en vous tous les traits de la Reine.

GLAPHIRA.

Hé quoi ! ne sçais-tu pas quel caprice l'entraîne ?
 Qu'au plus léger soupçon facile à s'allarmer,
 Il cede à des transports que rien ne peut calmer ?
 Que toujours incertain , quelque effort que l'on fasse,
 Il peut perdre son fils , prêt à lui faire grace ?
 Mais on entre ; quelqu'un adresse ici ses pas.
 Ciel ! c'est Antipater.



SCENE II.

GLAPHIRA, ANTIPATER, PHENICE;

ANTIPATER.

Vous ne m'attendiez pas ;
 Je le voi ; mon abord a paru vous surprendre ;
 Madame , vos regards demandoient Alexandre.
 Vous veniez dans ces lieux , dans un espoir plus doux.
 Pour lui les mêmes soins . . .

GLAPHIRA.

Et surquoi pensez-vous,
 Prince , que son retour ainsi que son absence,
 Ait dans mes sentimens mis quelque difference ?
 Liée à ses destins par une étroite loi,
 Ses malheurs n'ont servi qu'à confirmer ma foi.
 J'ai partagé sa crainte ; & parmi mes allarmes,
 Je ne connoissois rien de plus doux que mes larmes :
 Lui seul par sa présence en arrête le cours,
 Et me retrouve encor ce que je fus toujours.

ANTIPATER.

Je sçai que de Juda descendu par sa mere,
 Son sang l'a pelle au Trône , où s'éleva mon pere ;
 Mais de son rang sur lui retombe tout l'éclat ;
 Et j'ai pour moi , Madame , Auguste & le Sénat.

B ij

Que dites-vous, Seigneur, du Sénat & d'Auguste ?
 Quel appui s'offre à vous sous un règne si juste ?
 Qu'en peut craindre Alexandre ? Arbitres seuls des
 Rois

En voudroient-ils en lui violer tous les droits ?
 Mais non, Rome elle-même en prendra la défense ;
 Et lorsque pour le Trône élevant son enfance :
 Lorsqu'au métier des Rois, soigneux de l'exercer
 Auguste. . .

A N T I P A T E R.

Hé ! quoi, Madame, avez-vous pu penser,
 Que de tant de Rois Rome & rivale & maîtresse,
 S'asservisse en esclave à tenir sa promesse ?
 Ah plutôt elle attend que des droits plus certains
 D'un Prince sans Etats relevent les destins.



S C E N E I I I.

G L A P H I R A, A L E X A N D R E,
 A N T I P A T E R, P H E N I C E.

A L E X A N D R E à *Antipater*.

P Rince, je vous entens : vôtre ame ambitieuse
 A nourri son erreur toujours ingénieuse
 Prevoit des Potentats tous les conseils secrets,
 Et de Rome à son gré regle les intérêts.

A N T I P A T E R.

Vous-même, comptiez-vous sur la faveur de Rome ?

A L E X A N D R E.

Plus que vous ne comptez sur l'appui de Salome.

A N T I P A T E R.

Rome à ses intérêts immole ses amis.

A L E X A N D R E.

Rome me tiendra plus qu'elle ne m'a promis.

ANTIPATER.

Mais non point cet hymen que vôtre amour espere.

ALEXANDRE.

Ne me suffit-il pas de l'aveu de mon pere ?

ANTIPATER.

Le Roi , pour traverser lui-même vos desseins ,
Peut avoir ses raisons , ainsi que les Romains.

ALEXANDRE.

Du moins ce n'est qu'à lui de me les faire entendre.

Pour vous , à Glaphira gardez-vous de prétendre.

Accordée à ma foi fille d'Archélaüs ,

Je l'aime. Enfin reglez vôtre espoir là-dessus :

Songez combien le Ciel , nous formant l'un & l'autre ,

Eleva ma naissance au dessus de la vôtre ;

Et que né dans ces lieux pour recevoir la loi ,

Vous êtes fils d'Herode , & non le fils du Roi.

ANTIPATER.

Ah ! c'est à vous plutôt , Prince , de reconnaître

Qu'il n'est pas encor temps de me parler en maître.

D'une mere proscrire oubliant le malheur...

ALEXANDRE , *en mettant la main sur son épée.*

C'en est trop ? ...

GLAPHIRA.

Le Roi vient , que faites-vous , Seigneur ?



SCENE IV.

HERODE , GLAPHIRA ,

ALEXANDRE , ANTIPATER ,

PHENICE , NARBAL , GARDES.

HERODE.

Que vois-je , mes enfans ? qu'ay je entendu , ma
fille ?

B iij

Quel désordre nouveau divise ma famille ?
 Et par quel attentat prompt à se signaler ,
 M'offre-t-elle par tout mon sang prêt à couler ?
 Quelle haine entre vous injuste & criminelle
 Nourrit dans ma maison une guerre éternelle ?
 Ah ! lors qu'Antoine mort me laissa sans appui ,
 Qu'Auguste triomphant me cita devant lui ,
 Aux traits d'un noble orgueil n'accorda-t-il ma vie ,
 Que pour la voir un jour par mes enfans ravie ?
 Mais parlez , quel sujet vous anime tous deux ?
 Vous ne me dites rien ! Répondez , je le veux ;
 Eclaircissez mon trouble, ou craignez ma colere.

A N T I P A T E R.

J'ignore quels motifs ont irrité mon frere :
 Mais loin de m'accorder ce qu'il me doit d'égards,
 Fils d'Hérode, j'attire à peine ses regards.

H E R O D E.

Hé quoi ! mon fils , déjà vôtre orgueil se declare ?
 Ne vous suffit-il pas du rang qui vous sépare ?
 Et n'est-ce point assés que mon cœur prévenu . . .

A L E X A N D R E.

Antipater, Seigneur, ne vous est pas connu.
 Je le vois : son orgueil excitant sa tendresse,
 Ose me disputer la main de la Princesse ;
 Et quand le son avou mon amour irrité,
 Oppose son devoir à sa temerité,
 L'insolent de la Reine outrage la mémoire :
 Il ose m'offenser ; & si je l'en veux croire,
 Seigneur, pour traverser un hymen que j'attens,
 Vous-même ; les Romains. . .

H E R O D E.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?
 Cruel, c'est donc ainsi que ta coupable envie
 Cherche à persécuter les restes de ma vie ?
 Mais je vais t'en punir, & mon ressentiment
 Trouvera dans tes feux ton juste sentiment.
 Alexandre à tes yeux épousant la Princesse,
 contondra l'orgueil qui m'irrite, & le blesse.

Je ne diffère plus son hymen ; & demain
 Il peut aller au Temple & lui donner la main.
 Et toi vas les forcer d'oublier ton audace ,
 Et n'attens plus de moi de pardon sans leur grace.

ANTI P A T E R.

Ah ! Seigneur , je pourrois ! . . .

H E R O D E .

Oses-tu résister ,
 Teméraire ? Obéis , ou crains de m'irriter.
 Au gré de vos desirs , Madame , tout conspire :
 Tel est l'ordre du Ciel que lui-même m'inspire.
 Conduisez la Princesse à son appartement ,
 Mon fils, & vous, Narbal, qu'on me laisse un moment .



S C E N E V.

H E R O D E *seul.*

C'En est fait, la Princesse entre mes mains remise,
 Recevra de mon fils la foi déjà promise :
 Mais de ton cœur pour elle, Herode, en ces moments
 As-tu bien démêlé les secrets-mouvemens ?
 Destinée à ton fils , par quelle complaisance
 En as-tu jusqu'ici recherché la présence ?
 Quel charme a quelquefois suspendu ton ennui ?
 Est-ce penchant pour elle ? ou tendresse pour lui ?
 En faut-il accuser l'amour ou la nature ?
 Que dis-je ? malheureux ! dans les maux que j'endure,
 Ignorerois-je encor quels sont mes sentimens ?
 L'amour s'accorde-t-il avec tant de tourmens ?
 Sans doute je m'abuse , & ma flâme éternelle
 Adore encor des traits que je retrouve en elle.
 Mais quand par un hymen utile & glorieux ,
 Je vais placer ton fils au rang de ses ayeux ,
 Que des droits de son sang un Trône est le salaire,

Divine Mariamme, appaise ta colere.
 D'un époux malheureux calme le juste effroy ;
 Avec la même horreur ne regne plus sur moi.
 Hé que n'ay-je point fait pour expier mon crime ?
 Auteur de son trépas, j'en devins la victime ;
 Pour redonner le calme à mes sens allarmez,
 J'entrepris le bonheur des peuples opprimez ;
 Des vertus d'Israël je recherchai les traces ;
 Ma main de tous côtez a répandu les graces.
 Vains efforts ! ma douleur s'irritant dans son cours,
 Dans ma fureur bientôt trouva d'autres secours ;
 Je crus que d'autres soins rempliroient mieux mon
 ame ;
 Qu'employant le poison, & le fer & la flâme ;
 Qu'abusant jusqu'au bout des droits des Potentats,
 Je vaincrois ma douleur à force d'attentats.
 Mais ni les dons offerts, ni l'éclat de mes cri-
 mes,
 Ni le sang des mortels, ni celui des victimes,
 Rien ne m'a soulagé. Par des moyens plus doux
 Je puis du Ciel peut-être appaiser le courroux. . .



SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Croirai-je un bruit, Seigneur, qui vient de se ré-
 pandre ?

La Princesse va-t-elle épouser Alexandre ?

• HERODE.

Le dessein en est pris, ma sœur, & dès demain
 Mon fils de Glaphira doit recevoir la main.

• SALOME.

Lui faites-vous du sceptre un second sacrifice ?

HERODE.

Si je m'en dépoüillois , je me ferois justice ;
 Et peut-être qu'après tant de troubles , de maux ,
 Je ne dois qu'à ce prix espérer du repos.
 Quoi qu'il en soit , ma foi , mon intérêt , ma gloire ,
 Tout conspire

SALOME.

Seigneur , c'est à moi de vous croire.

Et d'ailleurs pour ce fils vôtre cœur généreux
 D'un peuple tout entier va seconder les vœux.
 De la Reine à ses yeux le fils est cher encore ,
 Et des Asmonéens c'est le sang qu'il adore.
 Quel espoir à leurs vœux ne sera point permis ,
 Lors qu'un pouvoir suprême en ses mains est remis ?
 Que Rome , le Sénat embrassent la querelle

HERODE.

De mon peuple pour lui j'ignorois ce grand zèle.

SALOME.

Ah ! vous-même , Seigneur , rappelez-vous ce jour
 Qui sembla d'un triomphe honorer son retour ;
 Quand tout Solime en foule inondant son passage ,
 Voloit devant ses pas & cherchoit son visage ;
 Que d'un cri seul alors formé de mille cris ,
 Il le plaçoit au Trône où vous êtes assis ;
 Et se livrant sans cesse à son zèle crédule ,
 Croyoit revoir en lui son oncle Aristobule.

HERODE.

Croirai-je que trop plein de son espoir flatteur ,
 Il ouvre encore l'oreille à ce bruit séducteur ?

SALOME.

Je ne sçai : mais , Seigneur , rarement la nature
 D'un cœur ambitieux étouffe le murmure.
 Le Trône est à ses vœux un titre suffisant ;
 Et le règne d'un père est un fardeau pesant.

HERODE.

Quel que puisse être enfin l'orgueil qui le dévore ,
 Vous le voyez , le jour n'est pas bien loin encore ,
 Où la main de mon fils doit me fermer les yeux.

Trop content jusques-là d'un hymen glorieux,
Il peut. . .

S A L O M E,

Ah ! s'il vous faut dire ce que je pense,
Espérez-vous, Seigneur, que sa reconnoissance
Eteigne le courroux dont il est animé ?
Il ne montre en ces lieux qu'un cœur envenimé :
Il y porte par tout & ses cris & ses larmes.
Que dis-je ? même encor vous lui donnez des armes.
Epoux de la Princesse, il trouve dans ses mains
Une vengeance seure, & des secours certains,
Dans les droits de son sang intéressé par elle,
Tout l'Orient est prêt d'embrasser sa querelle.
Ah ! si seul & proscrit on vit ses attentats,
Gendre d'Archélaüs que ne fera-t-il pas ?

H E R O D E.

Ah ! si l'ingrat . . . mais quoi manquant à ma promesse,
Pourrois-je de ces lieux renvoyer la Princesse ?
Rompre tous les traités qui me peuvent lier . . .

S A L O M E.

Vous-même à votre lit daignez l'associer.

H E R O D E.

Moi ! l'épouser, ô Ciel ! que d'autres feux éprise,
Mon ame eneor. . .

S A L O M E.

D'où peut naître cette surprise ?
D'une illustre alliance, Archélaüs jaloux,
Dans votre fils, Seigneur, n'envisageoit que vous.
Et quel est donc ce choix que votre cœur condamne ?
Vos yeux dans Glaphira retrouvent Mariamne ;
De vos sombres chagrins, Seigneur, de vos terreurs,
Sa présence a souvent dissipé les horreurs ;
Vous éprouvez près d'elle un destin moins funeste.
Le Ciel a commencé, Seigneur, faites le reste.
Que ces mêmes apprêts que l'on vient d'ordonner. .

H E R O D E.

Ah ! quel conseil, Madame, osez-vous me donner ?
N'abusez point des soins que j'ai pour la Princesse.

Cruelle, où voulez-vous amener ma tendresse ?
 Hé quoi ! de vos conseils sans cesse combattu ,
 Voulez-vous jusqu'au bout attaquer ma vertu ?
 Detournez de mes yeux l'éclat de tant de charmes ;
 Et laissez moi plutôt m'abreuver de mes larmes ;
 Joint de ma douleur. Rome arbitre des Rois ,
 Vous ne l'ignorez point, a confirmé ce choix.
 Elle attend leur hymen, la fortune ennemie,
 Aux ordres du Sénat en esclave nous lie.
 Dois-je le soulever, & manquant à ma foy ,
 Prêter à Silleüs des raisons contre moi ?
 Non, c'est trop écouter votre amitié cruelle ;
 Si j'en crois vos discours, mon fils n'est qu'un rebelle.
 Solime me trahit ; vos soupçons dangereux
 S'ils assurent mes jours, les rendent malheureux,
 Qu'en ses ressentimens mon fils persiste encore ;
 Qu'il trame des complots ; que le peuple l'adore ;
 Dût-il vanger sur moi le sang que j'ai versé ,
 Je vais finir pour lui ce que j'ai commencé.



SCÈNE VII.

SALOME seule.

VA, je te connois mal, ou malgré l'apparence,
 Ma haine doit sur toi fonder plus d'esperance.
 Ce soupçon dans ton cœur heureusement jetté,
 Fera tout le progrès dont le mien s'est flaté.
 De mes premiers efforts déjà l'effet le touche ;
 Mes yeux en lui parlant le trouvoient plus farouche ;
 Le trouble s'élevoit dans son cœur étonné.
 Alexandre est proscriit, puis qu'il est soupçonné.
 Ce n'est pas tout encor ; cette tendresse extrême,
 Ou plutôt cet amour qu'il se cache à lui-même,
 Dont j'ai dû voir ici des signes trop certains,

Affure ma vengeance, & sert tous mes desseins.
 Il faut par un soupçon facile à le surprendre,
 Aussi bien que le Roi tourmenter Alexandre,
 Que Philon qui me sert, par un second avis
 Contre le pere encore aille animer le fils.
 Je sçai de quels soupçons son amour est capable,
 Et je ne doute point que ce coup ne l'accable,
 Et qu'au devant des traits que je vais lui porter,
 Lui-même en ses transports ne se vienne jeter :
 Lui-même il va servir le courroux qui l'opprime...



S C E N E V I I I.

S A L O M E, P H E D I M E.

P H E D I M E.

U N bruit court que Thirron a paru dans Solime,
 Madame, & son retour...

S A L O M E.

Thirron ! que me dis-tu ?

Lui qui vit le Sénat protéger sa vertu,
 Phédime, & qui depuis la mort de Mariamne
 S'est banni d'une Cour à ses yeux trop prophane ?
 L'avis est important. Ministre de vos Rois,
 Du sang Asmonéen seul il maintint les droits.
 Long-temps en déplora les fameuses disgraces,
 D'Alexandre sans doute il cherche ici les traces.
 Dans le zele indiscret commun à ses pareils,
 Il va l'empoisonner de ses hardis conseils.
 Ah ! prévenons l'effet de leur intelligence.
 Suis-moi, viens ; achevons ma gloire & ma van-
 geance.

Fin du second Acte;

ACTE



ACTE III.

SCÈNE I.

THIRRON *seul.*

Arrête ici, Thirron. Alexandre en ces lieux
En entrant chez le Roi, va s'offrir à tes
yeux.

Suivons sans balancer le zèle qui me guide,
Palais, où de Juda la majesté réside;
Séjour jadis si saint; demeure de nos Rois;
Après quinze ans d'absence enfin je vous revois!
Je vous ay vus soûillez du meurtre d'une Reine,
Qu'immolèrent ensemble, & l'amour & la haine:
Maintenant vous m'offrez, après tant de regrets,
De l'hymen de son fils les superbes apprêts!
Puisse le Ciel pour lui prodiguant les miracles,
De l'espoir qui le flatte écarter les obstacles.
Rendre vains des soupçons dans mon ame tracez,
Que mon zèle peut-être a trop tôt embrassez.
Cher Prince, si Thirron t'alla chercher dans Rome,
Lorsque dans le Sénat la haine de Salome,
Par de secrets ressorts continuant toujours,
Par les mains de ton pere attentoit sur tes jours,
Juge avec quel transport une ardeur legitime
Dans ta gloire aujourd'hui te verroit dans Solime,
Heureux & triomphant! .. mais qu'est-ce que je
vois?

Salome ici s'avance, & sort de chez le Roi.

C



SCENE II.

SALOME, THIRRON, PHÉDIME.

SALOME.

Q Uoy! vous ici, Thirron! quelle cause imprévûë
 Vous ramène en des lieux qui bleissoient vôtre
 vûë?

T H I R R O N.

Je l'avoûrai, Madame; & ces augustes lieux
 N'ont pas toujours parû les mêmes à mes yeux.
 Je les ai vûs baignez & de sang & de larmes;
 Mais un calme plus doux succede à tant d'alarmes.
 De l'innocence enfin Herode entend la voix;
 Et sur lui la nature a repris tous ses droits.
 Il va faire monter au rang de ses ancêtres
 Le Fils de Marianne, & le sang de ses maîtres.
 D'un peuple qui l'adore il dissipe l'effroi,
 Et moi-même à ce prix je reconnois mon Roi.

S A L O M E.

Ainsi depuis longtems à son sort enchaînée,
 Vôtre foi se conduit selon sa destinée?
 Et le cœur de Thirron jusqu'ici combattu,
 Fait des événemens dépendre sa vertu?
 De retour dans Solime, il laisse voir encore
 Quels maîtres il révère, & quel sang il adore?
 Sa gloire ne permet aucun dessein couvert;
 Et c'est être perfide au moins à cœur ouvert.

T H I R R O N.

Un tel nom, j'en avouë, excite ma surprise;
 Et sur tout en ces lieux connu par ma franchise,
 Jadis d'Hérode en moi le glorieux accueil,
 Honora des vertus dont la Cour est l'écueil.
 Ennemi de tout temps de cette perfidie,
 Au crime dans ces lieux par le crime enhardi,

J'en'ai point cru par-là qu'on me pût outrager :
Entre Salome & moi, c'est au Roy de juger.

SALOME.

Où tendent ces discours ? quelle est cette menace ?
Mais je ne vois que trop d'où vous naît tant d'audace.

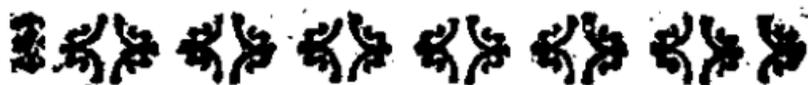
Le Prince est de retour : qui sert ses attentats,
Peut rencontrer l'abîme où s'engagent ses pas.
Vous pouvez lui parler ; il vient ; je me retire.
O Ciel de mes complots auroit-il pu s'instruire ?

A part.

THIRRON.

C'est à toi de trembler, contre toi dans ces lieux
Tu me revois chargé d'un secret odieux.

A part.



SCÈNE III.

ALEXANDRE, THIRRON.

ALEXANDRE.

Est-ce vous, cher Thirron, que le Ciel me ren-
voye ?

Témoin de mes malheurs, soyez-le de ma joye.
Sans crainte, & sans relâche attaché sur mes pas,
A mes justes transports daignez ouvrir vos bras.

THIRRON.

Honorez moins, Seigneur, le zèle qui m'anime,
Mon devoir sur vos pas m'appelle dans Solime.
Heureux ! si j'y pouvois, aux dépens de mes jours,
Du destin qui vous rit éterniser le cours.

ALEXANDRE.

Ignorez-vous quel sort mon pere me prepare ?
Dans ces lieux, cher Thirron, pour moi tout se déclare.

C ij

Tout est changé, le Ciel confond mes ennemis,
 Et le plus doux espoir à présent m'est permis.
 Si vous sçaviez, Thirron, avec quelle tendresse,
 De quels yeux à la Cour le Roi voit la Princesse,
 Satisfait & flaté d'un hymen glorieux,
 Il perd en la voyant les transports furieux,
 Qui renaissant toujours de sa douleur amere,
 Vengent depuis quinze ans les malheurs de ma mere.

THIRRON.

Je vous en croi, Seigneur : mais est-il encor temps
 Qu'à des transport si doux vôtre cœur...

ALEXANDRE.

Ah ! j'entens.

De la Reine, il est vrai, la mort n'est point vengée.
 Par les soins de l'amour la nature outragée
 De mon ressentiment veut de plus prompts efforts,
 Et pour un seul trépas demande mille morts.
 O vous, témoins muets d'une injuste colere,
 Marbres que souille encor le meurtre de ma mere,
 Combien vôtre aspect seul agite mes esprits !
 Et vous, Manes plaintifs, interrompez vos cris,
 Puis qu'avec mon devoir tout est d'intelligence.
 Oûi, Thirron, cet hymen assure ma vengeance :
 Par là mille secours s'offrent à mon courroux ;
 Vos vœux bien ôt contens...

THIRRON.

Prince, que dites-vous ?

Prévenu dans ces lieux d'un courroux legitime,
 Vous-même appréhendez d'en être la victime.
 Des embarras des Rois effet trop dangereux,
 Qu'une longue habitude a de pouvoir sur eux !

ALEXANDRE.

De quel effroi vôtre ame est-elle prévenuë ?

THIRRON.

Salomé, je le voi, ne vous est point connue :
 Vôtre malheur, Seigneur, n'a point fini son cours ;
 Vôtre pere vous aime, il vous aimera toujours :
 Mais un cœur prévenu dépend peu de lui-même,

Soupçonneux , inquiet , jaloux du Diadème.
 La haine de Salome excitant ses transports ,
 De son vaste courroux fait mouvoir les ressorts.
 Né vertueux , sans doute , on a sçu le surprendre :
 Mais jusqu'où ne peut point un grand cœur se répandre ?

La vertu , dont le crime a pû gagner l'appui,
 Est plus injuste encor , plus cruelle que lui.
 Je voulois fuir Salome , & je l'ai rencontrée ;
 En entrant sa surprise à mes yeux s'est montrée ,
 Comme si mon aspect causant son embarras ,
 Lui reprochoit alors de secrets attentats.
 J'ai parlé. Ses discours m'en ont dit davantage ,
 Et mes yeux de plus près ont contemplé l'orage.
 Vous n'avez pû penser que prompte à se trahir ,
 Elle puisse vous craindre , & ne vous point haïr :
 Tous ses forfaits passez excitent sa colere ,
 Et le crime du fils est la mort de la mere.
 Votre hymen qui s'approche irrite son courroux ;
 Le moment est terrible , & décide entre vous.

ALEXANDRE.

Et que peut contre moi la fureur de Salome ,
 Lorsque j'ai la faveur & l'amitié de Rome ?
 Contre'elle & contre tous son secours m'est offert ,
 Et je puis. . . .

THIRRON.

Et c'est là , Seigneur , ce qui vous perd ;
 C'est peu que dans ce jour la prudence funeste
 Du sang Almonéen poursuive en vous le reste ;
 De mon retour encor dans ces terribles lieux ,
 Tous les motifs secrets n'ont point frappé vos
 yeux.

Il faut vous en instruire. Enfin votre ennemie,
 Contre vous dans sa haine encor plus affermie ,
 Confirme des soupçons trop justement conçus.
 Salome. . . .

ALEXANDRE.

Hé bien , Thirron ?

C iij

Ciel !

THIRRON.

Elle sçait pour vous ce que Rome peut faire,
 Et qu'en faveur du fils elle fait grace au pere ;
 Que par vous Silléus perd l'appui des Romains.
 Votre perte, Seigneur, importe à ses desseins.
 Sans ces desseins peut-être, où sa fureur éclate,
 Elle eût vû d'un autre œil cet hymen qui vous flatte :
 Sa haine ambitieuse en a repris son cours,
 Et s'achemine au Trône aux dépens de vos jours.

ALEXANDRE.

Ah ! plutôt elle-même elle assure sa perte.
 Que ne saisissons-nous l'occasion offerte ?
 Vous sçavez ses desseins, osez les reveler.
 Le Roi. . . .

THIRRON.

N'en doutez point, je sçaurai lui parler.
 Mais lorsque je me livre au zele qui m'enflâme,
 Que vos justes transports s'enferment dans votre ame
 Sur mes soins quelque temps il faut vous reposer ;
 Contraignez-vous encôr, c'est à moi seul d'oser.
 La verité, Seigneur, dans ces lieux ignorée,
 S'y montre, ou rarement, ou trop défigurée.
 Je sçai qu'autour du Roi sans cesse est répandue
 Un tas de vils flatteurs à la faveur vendu,
 Que Salome écoutant sa haine & la vengeance,
 Par lui contre lui-même exerce une puissance
 Dont les moyens divers, avec ast recherchez,
 Sont autant d'alentats sous d'autres noms cachez.
 Mais sur la vertu seule un grand cœur se repose,
 Il parle sans contrainte ; & quoi que nous oppose
 Dans ses préventions un Monarque irrité,
 L'homme malgré lui-même aime la verité,
 Sa lumiere le frappe, & toujours favorable,
 Le Ciel enr'elle & nous mit un rapport durable ;

TRAGÉDIE.

31

Elle emprunte de lui ses droits & son pouvoir,
Et pour vaincre les cœurs n'a qu'à se faire voir.
Mais entrez chez le Roi, Seigneur, je vais attendre
Le moment favorable où l'on pourra m'entendre.
Dans votre appartement j'irai vous retrouver.



SCÈNE IV.

ALEXANDRE, PHILON.

PHILON.

A part.

J'Ai commencé la perte, il la faut achever.
Seigneur, souffrez qu'ici je vous montre ma joye;
Thirron est dans ces lieux, le Ciel vous le renvoye :
Au fils de Mariamne attaché comme moi
Il y vient vous prouver & son zele & sa foi.
Quelle que soit pourtant cette ardeur éclatante,
Pour vous dans cette Cour sa vertu m'épouvante.
Eh pensez-vous, Seigneur, que d'utiles avis
Y soient receus sans peine, & sans crainte suivis?
Et que la verité par tout si respectable
Approche sans péril d'un Trône redoutable,
Où le mensonge adroit, préparant ses projets,
Aux yeux d'un Roi cruel farde tous les objets ?
Avec qui, dissimule; oui, Seigneur, il faut feindre.

ALEXANDRE.

Je vous l'ai dit, Philon, je ne puis me contraindre;

Et mon cœur par vos soins vainement combattu,
Contre mes ennemis n'admet que ma vertu.
Je pouvois fuir des lieux teints du sang de la Reine :
Mais enfin vous sçavez l'intérêt qui m'entraîne,
Que du destin pour moi balançant la rigueur,
L'hymen de Glaphira.

HERODE.

PHILON.

Que dites-vous, Seigneur ?

Ignorez-vous encor quel péril vous menace ?

ALEXANDRE.

J'ignore mes forfaits, & non point ma disgrâce,
Malgré tous les apprêts d'un hymen, je le voi,
De nouveaux mouvemens s'élèvent contre moi,
Sans doute vous sçavez quel orage s'apprête.

Vous pouvez m'éclaircir ; Philon ; qui vous arrête ?
Parlez : Antipater, appuyé dans ces lieux,
Vers la Princesse, encor lèveroit-il les yeux ?
Groit-il me traverser, & que Rome équitable ?

PHILON.

Vous avez un rival, Seigneur, plus redoutable.
Instruit de son amour, j'en ai pâli d'effroi.

ALEXANDRE.

Et quel autre rival ai-je à craindre ?

PHILON.

Le Roi.

ALEXANDRE.

Mon pere ?

PHILON.

Oùi, lui-même.

ALEXANDRE.

Ah ! grand Dieu, le dirai-je ?

J'en rougis ; les efforts d'une main sacrilege,
Dont mon ame à jamais garde le souvenir,
Ces attentats, l'effroi des siècles à venir,
N'ont point encor jetté tant de trouble en mon ame,
Ni porté jusques-là le courroux qui m'enflâme !
Mille transports divers m'agitent à la fois,
Et d'un respect sacré balancent tous les droits.
Mais peut-être trop tôt je cède à mes allarmes.
Dans ses embrassemens j'ai vû couler ses larmes :
Que dis-je ? cet amour par vos soins pénétré,
Et de toute la Cour un secret ignore :
Tout Solime pour moi benit l'amour d'un pere,
Quel temps a dévoilé ce funeste mystère ?

Lui-même s'ose-t'il avouer mon rival ?

Parlez, Philon.

P H I L O N.

Honteux de son trouble fatal,

Il hâtoit v^otre hymen, combattoit sa tendresse,

Mais Salome, Seigneur, a senti sa foiblesse.

Que n'a-t-elle point fait alors pour l'enflâmer ?

Moins pour flatter ses feux que pour vous opprimer,

Trop injuste combien en lui l'amour entraîne

De troubles, de fureurs, de caprices, de haine,

Et qu'au moindre soupçon dont son cœur est at-

teint,

Implacable rival, il perd tout ce qu'il craint !

A L E X A N D R E.

La cruelle !

P H I L O N.

Elle-même à sa fureur en proie,

Laisse voir quelques traits de sa perfide joye.

V^otre hymen différé, ses apprêts suspendus,

De secrets mouvemens . . .

A L E X A N D R E.

Ah ! je n'en doute plus,

Ma honte est déclarée, & mon malheur extrême ;

Mais parlez : Glaphira . . .

P H I L O N.

Seigneur, elle vous aime.

Mais en elle l'orgueil peut balancer l'amour ;

Et dans la pompe enfin, dans l'éclat de sa Cour,

Un grand Roi lui soumet sa gloire & sa tendresse.

Vous connoissez le cœur d'une jeune Princesse.

A L E X A N D R E.

Cher Philon, j'ai besoin de vos sages conseils.

Souvent tant de rigueurs ont lassé mes pareils.

Empêchez que ma gloire ici n'en soit ternie.

Vers le crime pour moi la route est aplanié ;

Mon pere l'a tracée ; & les plus grands forfaits

Du sang qui m'a formé sont de communs effets ;

De mon cœur embrasé l'espérance séjuite . . .

HERODE.

PHILON.

Dans ce peril , pour vous je ne vois que la fuite.
 Contre tant d'ennemis , contre tant d'attentats ,
 Seigneur , la Capadoce est ouverte à vos pas :
 Archelaüs sçaura vanger v^otre infortune ;
 Pere de Glaphira la querelle est commune :
 C'est vous , dans cet hymen que regardoit son choix ;
 Qui du sang de Juda représentez les Rois :
 C'est l'appui du Senat qu'en vous il envisage :
 Il suffit qu'à Varus vous demandiez passage :
 Qu'une lettre remise en de fidelles mains ,
 Par lui de v^otre fuite informe les Romains ;
 Varus vous ouvrira sans doute la Syrie :
 Près d'Auguste avec lui v^otre enfance nourrie ,
 A v^u former des nœuds de mille soins suivis.

ALEXANDRE.

Oùï , Philon , c'en est fait , j'embrasse vos avis.
 Et que craindre ? il s'agit de servir ma tendresse.
 Je vais fuir , ou plutôt enlever la Princesse :
 Ma gloire n'y consent que pour la conserver ,
 C'est braver mon rival , & non pas me sauver.

PHILON.

Du départ à mes soins remettez la conduite.
 Laissez-moi partager le peril & la fuite.
 Quel qu'en soit le sucez heureux , ou malheureux . . .

ALEXANDRE,

Allez ; je m'abandonne à vos soins genereux.
 Ma gloire , mon amour , ma vertu , tout me presse.
 Je cours y disposer Thirron , & la Princesse :
 Mais on ouvre , Philon ; c'est elle que je voi.



SCÈNE V.

ALEXANDRE, GLAPHIRA,
PHENICE.

ALEXANDRE.

Madame, dans ces lieux tout est changé pour moi.
 J'ai vu tomber ma gloire, et mon espoir s'éteindre;
 Mais des rigueurs du sort je n'ai point à me plaindre;
 Si pour moi jusqu'au bout vôtre cœur généreux
 Daigne encor dans mes maux consentir à mes vœux.

GLAPHIRA.

A mon amour, Seigneur, épargnez cet outrage.
 Doutez-vous que vos vœux n'entraînent mon suffrage?

ALEXANDRE.

Hé bien, sans différer, allons, suivez mes pas.
 Venez. Archelaüs nous ouvre les Etats.
 Je ne vois dans le trouble, où mon ame est réduite,
 Pour sauver ma vertu, que la mort, ou la fuite.

GLAPHIRA.

Et dans quel temps, Seigneur, éclatent vos regrets!
 Ces gages d'un hymen, tous ces pompeux apprêts,
 Que d'Hérode lui-même ordonne la tendresse,
 Ces offrandes, ces vœux que tout un peuple adresse,
 L'Univers attentif, le Senat prévenu. . .

ALEXANDRE.

Ah Madame! le Roi vous est-il bien connu?

GLAPHIRA.

J'en atteste du Ciel la splendeur qui m'éclaire;
 Il ne m'a laissé voir que les bontés d'un père,
 Les plus tendres regrets, les plus purs sentimens.

Tantôt parmi des pleurs mêlez d'embrassemens,
 Par lui dans mon espoir toujours plus rassurée,
 Quelle vive amitié ne m'a-t-il point jurée ?
 Jamais par plus de soins, par des transports plus
 doux,

Lui-même Archelatis...

ALEXANDRE.

Ah ! que me dites-vous ?

Je ne m'étonne point que l'éclat de vos charmes
 Porte dans les esprits le trouble & les alarmes :
 Que d'un cœur agité suspendant les terreurs,
 Par vous l'amour triomphe où régnoient les fureurs ;
 Mais que prêt à jouir du bonheur que j'espéro,
 Je ne trouve à mes vœux d'obstacle que mon pere ;
 Qu'une ardeur !.....

GLAPHIRA.

Achevez, expliquez-vous, Seigneur ;
 Quels obstacles oppose Herode... quelle ardeur.

ALEXANDRE.

Hé quoi, vous l'ignorez lorsque tout la declare !
 C'est par là qu'à mes yeux il s'est rendu si rare ;
 Que l'effet a trahi tous les embrassemens ;
 Que ces lieux ont perdu ces tristes ornemens,
 Par qui de sa douleur s'exprimoient les atteintes ;
 Qu'on n'entend plus le Ciel retentir de ses plaintes ;
 Que de l'âge avec art réparant les débris,
 Il déguise ce front chargé d'ans & d'ennuis,
 Dans les divins appas dont vous êtes remplie,
 Il croit voir Mariamne... ou plutôt il l'oublie,
 Dans la clarté du jour, dans l'ombre de la nuit,
 Une image plus douce & le frappe & le suit....

GLAPHIRA.

Ciel ! j'ai pû me prêter aux transports de son ame !
 Moi-même jusques-là j'aurois trahi ma flâme !

ALEXANDRE.

Ah ! Madame, je sçai que jusques à ce jour
 Le sort qui me pouroit respecta votre amour ;
 Qu'il n'osa rien tentir contre un cœur si fidele.

Mais

Mais allons, couronnons une flâme si belle ;
 Qu'Hérode contre nous arme en vain sa fureur,
 Le Ciel ouvre un azyle à nos pas. . .

GLAPHIRA.

Non, Seigneur,
 De vos persécuteurs j'entrevois l'artifice.
 De leurs cruels desseins c'est me rendre complice :
 Je ne partirai point ; je demeure en ces lieux.
 Laissez-moi pénétrer un mystère odieux ;
 Laissez-moi voir le Roi. . . .

ALEXANDRE.

Vous, le revoir encore !
 Que vous-même, attisant le feu qui le dévore,
 En proie à ses regards vous aliciez vous offrir ! . . .

GLAPHIRA.

Ah ! cessez un discours que je ne puis souffrir.
 Alexandre oubliant sa gloire & sa vengeance,
 Avec ses ennemis est-il d'intelligence ?
 Vos soupçons combattant les devoirs les plus saints,
 Trahissent nôtre amour, & servent leurs desseins.
 Hérode vous chérit, & lui-même est à plaindre.
 Ce sont vos ennemis, c'est vous seul qu'il faut craindre.

Modérez un transport sujet au repentir :
 C'est en vain que vos cris me pressent de partir.

ALEXANDRE.

O Ciel ! quel mouvement s'empare de mon ame !
 A partir avec moi vous balancez, Madame !
 Quoi, d'Hérode vous-même appuieriez l'attentat !
 Et je pourrois penser ! . . .

GLAPHIRA.

Ah ? c'en est trop, ingrat.
 D'un injuste transport vôtre ame combattue,
 Répand jusques sur moi le poison qui la tue !
 Sans plus examiner quel est vôtre courroux,
 Je ne balance point à me perdre avec vous.

ALEXANDRE.

A vous perdre, Madame ! Et quelle est vôtre crainte ?

D

De quel soupçon vôtre ame est-elle donc atteinte ?
Non ; il n'est de péril pour vous qu'en ce séjour ;
Vous fuyez en partant une odieuse Cour ,
Une femme perfide , un Prince sanguinaire ;
Vous suivez un époux , & vous cherchez un pere ,
Sur tant de droits sacrés osez vous reposer.
Philon pour le départ sçaura tout disposer :
Sa foi vous est connue , & ce n'est qu'à son zele
Que de tous mes malheurs je dois l'avis fidele,
Je cours le joindre. Et vous , dans vôtre appartement
Allez d'un prompt départ attendre le moment.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE I.

GLAPHIRA, PHÉNICE.

PHÉNICE.

DU trouble de vos sens quelle est la violence ?
Quoi, Madame, tout cède à votre impatience !

Mille soins différens auront pu retenir
Un amant sur ses pas ardent à revenir.

GLAPHIRA.

Helas ! chaque moment chasse une autre pensée.
Entouré d'ennemis, dois-je croire insensée,
Qu'avidement conçu dans ses jaloux transports,
Le projet de sa suite échape à leurs efforts ?
Malheureuse ! où porter l'ennui qui te dévore ?
Phénice, tu le vois, il ne vient point encore.
On l'a trahi sans doute ; il n'a dans ses malheurs
Que le sang de sa mère ; il n'a plus que mes pleurs.
Que dis-je ? l'un & l'autre ont causé sa misère.
Helas ! tu me flatois de l'amitié du père.
Quelle étoit ton erreur ? ah ! perisse le jour
Qu'il a pris dans mes yeux un détestable amour.
Dans une Cour fertile en sanglantes disgrâces,
De la foi d'Israël où retrouver les traces ?
Au pouvoir de Salome ici tout est vendu :
Mais quelque espoir s'élève en mon cœur éperdu.
C'est le sang de Juda que flattent tant d'Oracles.
O Ciel ! en sa faveur tu dois quelques miracles.

D ij

Peut-être de mes cris ton courroux irrité. . .



SCENE II.

ANTIPATER, GLAPHIRA,
PHENICE.

ANTIPATER.

M Adame, je vous plains, le Prince est arrêté.

GLAPHIRA.

Qu'entens-je? juste Ciel!

ANTIPATER.

Une lettre surprise,

Madame, a révélé sa coupable entreprise.

Le Roi sçait tout enfin : mais son cœur combattur,
S'il va punir le crime, épargne la vertu.

A l'hymen de son fils dès longtemps destinée,

Il vous a cru pour lui lâchement entraînée.

Il sçait que les complots par sa main apprêtez

N'ont pû de vôtre cœur obtenir. . .

GLAPHIRA.

Arrêtez.

Ne me dérobtez point la gloire de mon crime ;

C'est sur moi que retombe un courroux légitime.

S'il fuit ; il m'obéit : c'est moi qui dans son sein,
Abusant de ses feux, en ai mis le dessein.

Il n'a fait que servir la haine qui me presse :

Seule contre un Tiran j'animai sa tendresse ;

Son devoir l'arrêtoit ; & son amour plus fort. . .

ANTIPATER.

Pour lui de vôtre cœur quel est le noble effort ?

Pour le justifier vous vous faites coupable ;

Vous détournez sur vous un courroux implacable,

Jalouse du forfait & de ses châtimens ,

Ah ! qu'il mérite peu ces nobles sentimens !
 Et quelle est cette ardeur , Madame , qui l'inspire ,
 Lorsque prêt d'être heureux Alexandre conspire ?
 La gloire par l'amour s'éleve au plus haut point.
 Non, s'il n'est qu'un rebelle, il ne vous aimoit point.

GLAPHIRA.

Hé bien , si jusques-là tant d'amour vous anime ,
 Si vous êtes jaloux , Prince , de mon estime ,
 Si vous voulez montrer au deffaut de sa foi
 Un soin digne d'un cœur qui soupire pour moi ,
 Digne en effet du Trône où vous osez pretendre ,
 Allez ; courez ; sauvez. . .

ANTI PATER.

Qui, Madame ?

GLAPHIRA.

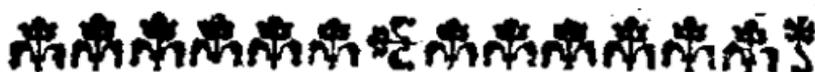
Alexandre. !

ANTI PATER.

Moi le sauver ! ô Ciel ! qu'appuyant ses desseins
 Dans le sang paternel j'aïlle tremper mes mains !
 Et que de mes efforts sa fureur secondée ,
 Embrase un jour Solime , & trouble la Judée !
 Que même de ces lieux je l'aide à vous ravir !
 A quel prix mettez-vous l'honneur de vous servir ?
 De mon amour enfin par quel effort bizarre ? . .

GLAPHIRA.

Ah ! j'aime à voir du moins jusqu'ou ton cœur
 s'égare ,
 Perfide , & sans vouloir en ces cruels momens ,
 Juger de ton amour par de tels sentimens.
 Sur tout lorsque ton cœur brûle de voir répandre
 Le sang même d'un frere en celui d'Alexandre.
 Songe qu'en quelque état que le Ciel l'ait plongé ,
 Si tu m'aimes , du moins il perira vengé.
 Mais de ce même cœur , où ton orgueil aspire ,
 Ne crois pas seul ici lui disputer l'empire.
 Il est à ton amour un obstacle fatal :
 Mais il n'est pas le seul . . Héode est ton rival.



SCENE III.

ANTIPATER *seul.*

Ciel ! que m'a-t-elle dit ? & que viens-je d'entendre ?

Quel est l'affreux secret que l'on vient de m'apprendre ?

Moi-même en quels soupçons je commence d'entrer !
Le Roi l'aime ! & Salome autoit pu l'ignorer ?

Non , elle te trompoit , quelque'effort que tu fisses.

Ah ! ne connois-tu pas les cruels artifices ?

Qu'as-tu fait malheureux ! par quels traits inhumains
Dans le sang de ton frere as-tu trempé les mains ?

Le succès , il est vrai , dans l'ardeur qui t'anime ,
Pouvoit à l'Univers justifier ton crime.

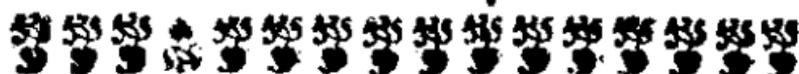
Quelquefois d'un forfait naissent les plus saints droits,
Et le crime se perd dans la gloire des Rois.

Mais quel fruit reçois-tu de ton intelligence ?

Du moins en me perdant assurez ma vengeance ;

Mais avant qu'éclater je veux être éclairci.

Dissimulons encor , on entre : la voici.



SCENE IV.

ANTIPATER, SALOME.

ANTIPATER.

M Adame , à vos efforts la fortune affermie ,
Conduit tous vos desseins au gré de votre
envie.

Disparu dans Solime, aussi-tôt qu'arrivé,
Thirron n'est plus à craindre, & vient d'être enlevé:
Dans les murs resserrez d'une prison obscure,
Laissons-lui de son zèle exaler le murmure.
Arbitre de ses jours. . .

S A L O M E.

Il est entre nos mains,
Prince, & peut-être encore utile à nos desseins.
Du Palais cependant il faut garder les portes:
Prenez soin qu'Euriclès redouble ses cohortes,
Et que dans la fureur un vil peuple écarté
Ne trouble point ici ce que j'ai projeté.
En tumulte assemblé par un ordre suprême
Le Conseil. . . Mais on vient. C'est Hérode lui-même.
Prince, allez. . .

A N T I P A T E R.

Je conçois vos desseins: il suffit.
Adieu, Madame.



SCÈNE V.

HERODE, SALOME.

HERODE.

HE bien, ma sœur, on me trahit!
Reconnoissez les traits & la main d'un perfide;
Vous-même examinez la fureur qui me guide.
Cet écrit par Philon vient de m'être remis;
Lisez.

S A L O M E.

Je reconnois les traits de votre fils.

ALEXANDRE A VARUS.

*Je pars. Une raison secrète
Auprès d'Archélaüs va conduire mes pas.*

*Vous pouvez jusqu'en ses Etats
M'ouvrir par la Sirie une feure retraite.*

*Rome, quoi qu'il puisse avenir,
Ne peut laisser pour moi sa faveur imparfaite :
Prenez soin de la prévenir.*

*Le Peuple, en quelque état où mon destin me jette,
Du sang de ses vrais Rois garde le souvenir.
De ses vrais Rois ! ô Ciel ! quelle est donc sa pensée ?
Fils d'Hérode, quelle est sa fureur insensée ?
Vous l'entendez, Seigneur, vous voyez quel parti ..*

HERODE.

*Par mes exploits Juda vient d'être annéanti.
Dans le cours éclatant d'une guerre funeste,
De ses maîtres Solime a vû périr le reste.
Ciel ! arbitre des Rois, quel injuste pouvoir
Sous l'appas des grandeurs cherche à nous décevoir ?
Et tenant seul le nœud de tant d'intelligences,
Nous remet l'ordre affreux d'exercer ses vengean-
ces ?*

*Forme à son gré les droits qu'en nous il réunit,
Et malgré nous nous pousse aux crimes qu'il punit ?
J'ai servi tes desseins : ta justice qui brille
Reprend pour m'en punir des traits dans ma famille ;
Et tournant contre moi tous les coups de ma main,
Contre un barbare époux arme un fils inhumain.*

SALOME.

*Quoi vous croyez, Seigneur, qu'une douleur sincere
Poursuive dans ces lieux le trépas de sa mere ?
Cette feinte douleur n'est qu'un prétexte vain,
Qui leur met contre vous les armes à la main.
La nature bizarre en sa propre querelle
L'armeroit contre vous, en l'animant pour elle ?
De l'intérêt du sang il pourroit s'occuper ?
Non, non l'éclat du Trône a pû seul le fraper ;
L'ambition l'irrite, & non point la tendresse :
Mais vous ne sçavez pas le péril qui vous presse,*

HERODE.

Quoi donc ? & quel péril ?

SALOME.

Son courroux enflâmé

Laissoit dans sa retraite un parti tout formé.

J'ignore le secret d'une telle entreprise :

Mais d'un trop juste effroi vous me voyez éprise.

Des Princes de Juda ministre impérieux ,

Thirron , Seigneur , Thirron a paru dans ces lieux.

Vous sçavez pour ce fils le zele qui l'anime.

HERODE.

Ciel ! que me dites-vous ? Thirron est dans Solime !

Lui qui d'un long exil s'est imposé la loi ?

Quoi toujours sa vertu s'armera contre moi ?

SALOME.

De quel nom nommez-vous cette persévérance ,

A prendre contre vous une injuste défense ?

De qui cherche à nourrir une fatale erreur ,

La constance est revolte , & le zele est fureur.

Dans les flots englouti , le jeune Aristobule

Par lui vit soulever un peuple trop crédule ,

Qui sans l'appui d'Antoine alloit vous renverser

D'un Trône où mille exploits venoient de vous placer.

Bientôt pour protéger le sang de Mariamne ,

Suivi dans ce Palais d'une foule profane. . .

HERODE.

Hé bien , Madame , allons ; ménageons les momens ;

Vous-même de Thirron suivez les mouvemens.

D'un fils qui me trahit la perte est toute prête :

Le Conseil-assemblée me répond de sa tête ;

C'en est fait , pour l'ingrat il n'est plus de retour :

J'ai senti dans mon sein expirer mon amour.

Et toi , qui dans ton sein élevas son enfance ,

Rome , en vain tu voudrois embrasser sa défense.

Je vais te prévenir. En de tels intérêts

Il faut exécuter ; on délibere après.

Roi , pere , maître enfin , n'en ai-je qu'un vain titre ?

Rome de ses destins ne fut que trop l'arbitre.

Ah ! que sur Silléüs tombe à son gré son choix ,

Ton salut te devient le premier de tes droits.

Et qui sçait pour ce fils si la faveur ouverte
 Ne va point préparer sa puissance & ma perte ?
 Tout vers son châtement me porte avec ardeur ,
 Et j'ai d'Archélaüs mandé l'ambassadeur.
 Loin d'accomplir ici cette union qu'il presse ,
 Je vais entre ses mains remettre la Princesse :
 Mais prêt à l'éloigner de ce fatal séjour ,
 Je puis me soulager , & reveler au jour
 Un feu qui me consume , & que mon cœur con-
 damne.

Oùï , je sens que je l'aime. Entt'elle & Mariamne
 Partagé tour à tour , ou plutôt déchiré ,
 Brûlé de nouveaux feux , de douleur penetré ,
 Agité de remords , de desirs & de crainte ,
 Je souffre sans espoir , & j'aime avec contrainte.
 N'irritons point du Ciel l'implacable rigueur ;
 Si je voi Glaphira , je crains tout de mon cœur.
 Sans doute l'on diroit qu'une main vengeresse
 Assassine le fils pour ravir la maîtresse.
 Peut-être l'univers l'attend avec effroi ,
 Et le crime du moins en est digne de moi.
 Déjà j'ai soulevé les nations entieres. . .



SCENE VI.

HERODE , SALOME , ACHAS.

ACHAS.

Seigneur, je viens sçavoir vos volontez dernieres ;
 Le Conseil les attend , tout prêt à prononcer.

HERODE.

Et croit-il que mon cœur puisse encor balancer ?
 Et que délibérant où le crime décide ,
 Ma pitié dangereuse épargne un parricide ?
 Non , non , les attentats ne sont que trop certains.

Le Conseil a reçu mes ordres souverains ;
 Contre ce fils ingrat c'est à lui de les suivre ;
 A ses arrêts sanglans ma justice le livre ;
 Et j'en attens ici ce qu'exige à la fois
 La raison , la nature , & le Trône & les Loix.
 Vous , Madame , suivez le soin qui vous inspire ;
 Un moment seul ici souffrez que je respire.



SCÈNE VII.

HERODE *seul.*

MES soins pour t'appaiser ont été superflus,
 Fils ingrat ! Mais bientôt je ne te craindrai
 plus.

Mais tout à coup en moi quel mouvement s'éleve ?
 Quel trouble me fait ? Pere cruel acheve ;
 Laisse agir le Conseil. Après ce que tu fis ,
 Il ne te manquoit plus que d'immoler ton fils.
 Contre toi des Enfers arme encor la colere :
 Joins son ombre sanglante aux manes de sa mere,
 Et des Rois ses yeux déchirez & meurtris,
 Dans la nuit du tombeau réveille encore les cris,
 Mais cependant pour lui quelle pitié m'abuse ?
 Et forme un sentiment que l'ingrat me refuse ?
 J'ai détourné son bras tout prêt à le venger :
 Dans le sang de son pere il alloit le plonger.
 Arrête. Que dis-tu ? sa fureur te condamne !
 Ton crime a fait le sien : bourreau de Mariamne !
 N'impute qu'à toi seul son courroux obstiné.
 Que dis-je ? en plein Sénat par toi-même traîné,
 Victime de l'envie & de ton injustice,
 Tes cris ont demandé sa perte , & son supplice !
 Rome fremit encor de tant de cruautéz :
 Et même sans égard à la foi des traitez ,
 Tu suspens un hymen que son amour espere.

48 H E R O D E.

A ces traits a-t-il dû reconnoître son pere ?
 Qu'attendois-tu d'un fils accablé sous tes coups ?
 Il mourra cependant. Instruit de ton couroux
 Le Conseil contre lui va suivre ses maximes ;
 Et mêmes au besoin lui trouveroit des crimes.
 Malheureux ! qu'attens-tu de l'équité des loix ?
 Règnent-elles toujours dans le conseil des Rois ?
 Leur sentiment ouvert & le regle & l'entraîne :
 Nôtre volonté seule est la Loi souveraine :
 Victimes d'un pouvoir qui peut tout asservir ;
 On veut nous satisfaire , & non pas nous servir.
 Non , tu ne mourras point : j'en jure par ce trouble ,
 Qu'en mon cœur éperdu chaque moment redouble :
 La nature , entre nous divisée aujourd'hui ,
 Exige plus de moi qu'elle n'a fait de lui.
 Et vous moyens cruels , bien plus que légitimes ,
 Appuis de la fortune , & source des grands crimes ,
 Qui donnez aux forfaits le dehors des vertus ,
 Dures raisons d'Etat , je ne vous connois plus.
 Mais on vient : c'est Achas.



S C E N E V I I I.

H E R O D E , A C H A S ,

H E R O D E.

Que venez-vous m'apprendre ?
 Parlez Achas , quel est le destin d'Alexandre ?

A C H A S.

Seigneur , dans le Conseil en tumulte assemblé ,
 Alexandre introduit , sans paroître troublé ,
 Plus fier même d'un sang que le reproche offense ,
 D'abord a dédaigné le soin de sa défense ;
 Traité nos Jugemens de crimes , d'attentats ,

Irrité

Irrité la Fortune, & bravé le trépas :
Il plaignoit seulement le sort de la Princesse.

HERODE.

Je le vois. Son orgueil l'accompagne sans cesse :
Mais qu'a-t-on résolu ?

ACHAS.

Quelque temps incertain ,

Le Conseil agité balance son destin.

Après un long amas de raisons ordinaires ,
De propos contestez , de maximes contraires ,
Soit que d'ailleurs , Seigneur , de legitimes droits
Des Jugemens humains sauvent le sang des Rois ,
Que le Ciel soumet seul à sa Loi souveraine ,
Soit que present encor le meurtre de la Reine ,
Source de tant de pleurs , suivi de tant de cris ,
Dans le respect alors tienne tous les esprits ,
Soit qu'enfin de nos Rois on respecte la cendre ,
Tout le Conseil conclut au pardon d'Alexandre.

HERODE.

Ainsi donc le Conseil pour lui s'interessant ,
Dans son crime surpris le retrouve innocent ?
Je l'avouë , étonné de ce commun suffrage ,
J'ai cru que son salut deviendroit mon ouvrage.

ACHAS,

Chacun de nous , Seigneur , quelqu'ordre rigou-
reux

Qui lui semblât proscrire un Prince malheureux ,
A cru voir dans le Roi la clémence d'un pere.

HERODE.

Non , non , j'ouvre les yeux , & la raison m'éclaire.
Mon cœur pour un ingrat trop prompt à se trou-
bler ,

Par avance pour lui ne devoit point trembler.

J'ignorois pour ce fils l'ardeur de vôtre zele.

Je ne sçai quel penchant favorise un rebelle. . .

Devois-je me flater de pouvoir plus sur eux ,

Qu'un fils , dont l'esperance entraîne tous les vœux ?

Que Rome favorise , & que chacun oppose

E

A ces tristes retours où l'âge nous expose ?
C'est peu qu'en sa faveur on viole la loi ..

A C H A S.

Quoi, Seigneur, vous croyez ? ..

H E R O D E.

Perfide, je le voi,
En le justifiant, c'est moi que l'on condamne ;
C'est mon sang qu'on immole au fils de Mariamne,
D'un projet criminel complices en effet,
Ingrats, vôtre faveur prépara son forfait.

A C H A S.

Hé voulez-vous, Seigneur, qu'un Arrêt sangui-
naire ? ..

H E R O D E.

Je sçai de vos pareils la conduite ordinaire.
D'une infidelle Cour les vœux interessez
Entre Hérode & son fils ne sont plus balancez :
Et fatiguez d'un Roi, dont les destins s'achevent,
Vers cet astre naissant tous vos regards s'élevent :
Indociles au joug qui vous tient abattus,
Vôtre malignité lui prête des vertus :
Une gloire trop grande a lassé vôtre hommage,
Et de la tyrannie elle a pour vous l'image :
Chacun forme à son gré son sort dans l'avenir,
Et sous un nouveau regne on croit tout obtenir.
Espérances sans borne, & toujours indiscrettes !
Eh ! ne sçavez-vous pas, aveugles que vous êtes,
Qu'un Prince sur le Trône attendu, souhaité,
N'est plus en y montant tel qu'il avoit été ?
Que le Trône a ses mœurs ? qu'en vain chacun es-
pere ?

Qu'en nous l'ingratitude est souvent nécessaire ?
Que de raisons d'Etat formant toutes nos Loix,
Les crimes des sujets sont des vertus aux Rois ?
Combien, contre mon gré, pour calmer des tem-
pêtes,

Ai-je versé de sang, & fait voler des têtes ?
Solime à peine encor commence à respirer.

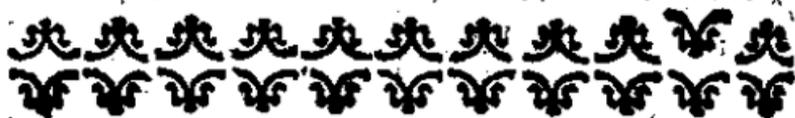
TRAGÉDIE.

31

Mais jusqu'où mon orgueil se va-t-il égarer ?
 C'est à moi seul enfin de me rendre justice.
 Je vais d'un fils ingrat ordonner le supplice ;
 Eteindre dans son sang l'espoir qui l'a flaté,
 Mettre aux dépens des siens mes jours en sécurité,
 De ses amis cruels troubler l'intelligence.
 Je saurai les connoître ; & ma juste vengeance
 Après tant de devoirs , & tant de droits trahis ,
 Ne se bornera point à la mort de mon fils.

Fin du quatrième Acte.

FIN



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE *seul.*

C'En est donc fait : je vais rejoindre Ma-
 rianne ;
 Au fort qu'elle a subi mon pere me condamne !
 Manes sacrez , chere ombre , attachée à mes pas ,
 Dont les cris m'excitoient à venger son trépas ,
 Au lieu de tout le sang que je dois à sa cendre ,
 Daigne enfin accepter le mien qu'on va répandre.
 Ne me reproche plus de honteuses lenteurs.
 Il est vrai , je n'ai pu te vanger : mais je meurs.
 Je touche , tu le vois , a l'heure infortunée
 Où le Ciel pour jamais tranche ma destinée.
 Mais d'où vient que mon cœur dans ce dernier mo-
 ment ,
 Se trouve plus de calme & de soulagement ?
 La crainte de la mort nous trouble & nous accable :
 Mais dès lors que l'arrêt en est irrévocable ,
 Le cœur n'est plus frappé de tout ce qu'il a craint ;
 La vertu se ranime , ou l'espoir est éteint.
 Trône , Sceptre , Grandeurs , dont s'irrite l'envie ,
 Qui faites le tourment & l'éclair de la vie ,
 Je ne sens plus sur moi ce que vous avez pu ;
 Le voile se déchire , & le charme est rompu :
 Je ne voi plus de vous que l'affreux précipice
 Qu'a causé sous mes pas la plus noire injustice ,
 Dans cet état funeste où la rigueur du sort

TRAGÉDIE.

33

Ne laisse plus d'espace entre nous & la mort,
 Ou prête à s'affranchir d'une indigne matière,
 L'ame agit toute seule, & regne toute entiere.
 Sous des traits différens je commence à vous voir
 Vains & brillans objets, dont je n'eus que l'espoir.
 Mais lorsque contre moi je puis voir sans murmure
 Dans ses droits les plus saints outrager la nature,
 Que d'un supplice infâme & l'horreur & l'effroi,
 Au lieu de m'accabler, ne regnent plus sur moi,
 Je tiens encore à vous, Princesse que j'adore !
 Aimable Glaphira, vous m'occupez encore !
 Je brûle, avant ma mort, de vous entretenir !
 Sçachez ce que j'ai fait pour pouvoir l'obtenir.
 J'ai demandé Salome, & par son entremise
 Votre vûe en ces lieux pourra m'être permise,
 Je n'ai pû recourir qu'à ce dernier effort :
 C'est le bien que j'attens pour tout fruit de ma mort,
 Oïi je vais l'obtenir, je m'en fie à la rage :
 Elle croira par là m'accabler davantage ;
 Et qu'à mes yeux encore offrant ce que je perds,
 Elle mettra le comble aux maux que j'ai soufferts,
 Mais on vient.



SCENE II.

ALEXANDRE, SALOME.

ALEXANDRE.

IL est temps de finir votre haine,
 Madame, mon trépas, le meurtre de la Reine,
 Thiron même sans doute expiré sous vos coups,
 Ne laissent plus d'objets à votre fier courroux.
 Mais dans l'affreux moment qui finit ma carrière,
 Si je puis obtenir une grace dernière,

H. iij

Tous mes ressentimens par là sont effacez ;
Et recourit à vous, c'est vous la dire assez.

S A L O M E.

Prince, tout ce discours a lieu de me surprendre ;
De mes soins cependant vous pouvez tout attendre.
Mais que puis-je pour vous ?

A L E X A N D R E.

L'état où je me voi
M'apprend trop que vos soins peuvent tout sur le Roi
Daignez m'en accorder le secours favorable ;
Vous le devez aux vœux d'un Prince déplorable.
Eussai-je mérité tous les maux que je sens,
Le supplice nous lave, & nous rend innocens.
Tout vous porte à remplir le desir qui me presse ;
Vous sçavez quelle ardeur m'attache à la Princesse.
Ne puis-je ?

S A L O M E.

Ignorez-vous quel est votre pouvoir,
Prince ? Vous êtes libre, & vous pouvez la voir :
Dans vos justes desirs rien ne peut vous contraindre,
Et du courroux du Roi vous n'avez plus à craindre :
Les soins de la Princesse ont calmé son transport,
Un moment a changé l'horreur de votre sort ;
Ce que n'ont pu les cris de toute la Judée,
Vôtre grace, Seigneur, lui vient d'être accordée.

A L E X A N D R E.

Quoi du courroux d'Hérode elle arrête le cours ?
Et je dois à ses soins le salut de mes jours ?

S A L O M E.

Je l'ai vûë à ses pieds, Seigneur, j'ai vû ses larmes,
Relevant le pouvoir & l'éclat de ses charmes,
Attendrir votre pere, ou plutôt de son cœur
Désarmer tout à coup l'inflexible rigueur,
Confondre en ses transports une haine élatante.
Ce succès ne doit point étonner votre attente :
Une grace nouvelle animoit ses discours,
Et n'avoit point de l'art dédaigné les secours.
Pour vous tout conspiroit, soit gloire, soit tendresse,

TRAGÉDIE.

55

Soit qu'un nouvel espoir en secret l'intéresse,
L'aimable Glaphira jamais jusqu'à ce jour
N'a montré tant d'attraits, ni le Roi plus d'amour.
Sans doute le salut d'une tête si chère
Dépendoit...

ALEXANDRE.

Et dit-on quel en est le salaire ?

SALOME.

Et qu'importe, Seigneur, dans cette extrémité,
A quel prix votre sang puisse être racheté ?
Vivez, & soutenez l'honneur de votre race...

ALEXANDRE.

Non ; je n'accepte point cette funeste grace :
Trop instruit des fureurs dont Hérode est épris,
De mes jours rachetez je reconnois le prix.
Plus cruelle que lui vous avez pu prétendre,
Glaphira...

SALOME.

Le Roi vient ; il pourra vous entendre.
Dans un tel entretien je vous laisse tous deux.
Craignez, en lui parlant, d'en irriter les feux.



SCÈNE III.

HERODE, ALEXANDRE.

HERODE.

Où, votre sort, ingrat, a pris une autre face,
Vous vivrez, & je viens d'accorder votre grace.
Mon cœur, dans son espoir trop prompt à s'abuser,
Aux soins de Glaphira n'a pu la refuser.
De ma facilité j'ignore encor la suite.
Faites si bien, du moins, par une autre conduite,
Que je ne puisse point un jour lui reprocher
Le pardon que ses pleurs viennent de m'arracher.

ALEXANDRE.

Ainsi, Seigneur, ses pleurs ont lavé mon injure ?
Ils ont plus fait sur vous que n'a fait la nature ?
Du sang en ma faveur les droits mal écoutez. . .

HERODE.

Scavez-vous les efforts que vous m'avez coûtés ?
Je vous pardonne, ingrat. A moi-même contraire,
Mon cœur a fait pour vous plus qu'il ne devoit faire,
Qu'attendiez-vous encor ? Vous vivez, il suffit.

ALEXANDRE.

Ah ! si vôtre bonté jusques-là vous trahit,
Reprenez, j'y consens, une grace funeste,
Et ne me laissez point un bien que je déteste :
La mort m'affranchira d'un trouble trop pressant ;
Souffrez du moins, souffrez que je meure innocent.

HERODE.

Ah ! perfide, est-ce ainsi que ma bonté te touche ?
Ton salut accordé te trouve plus farouche !
Oùt, sous ces vains dépits que tu me laisses voir,
Tu caches de ton cœur l'orgueilleux désespoir.
C'est la soif de mon sang, cruel, qui te dévore :
Crois-tu qu'en ta faveur on me surprenne encore ?
Que l'on puisse à mes yeux déguiler ta fureur ?
Non, ne t'en flate plus, ingrat. . .

ALEXANDRE.

Du moins, Seigneur,
Si vous tenez mes jours, n'offensez point ma
gloire.

Ne chargez point mon nom d'une indigne mémoire.
D'un soin bien différent mon cœur est combattu :
Et m'en justifier, c'est souiller ma vertu.

Je ne vous dis plus rien : suivez vôtre colere :

Condamnez vôtre fils à rejoindre sa mere ;

Ce qu'a lié le sang s'unira par la mort.

Je mourrai plus content de partager son sort,

D'un aveugle transport, comme elle, la victime,

Que de voir, aux dépens d'un amour légitime,

Mes déplorables jours indignement sauvés.

Prêt à bénir la main

HERODE.

Ciel ! qu'entens-je ? achevez.

Dans quel trouble ? . . .

SCÈNE IV.

HERODE, ALEXANDRE,
ACHAS.

ACHAS.

LE peuple en tumulte s'avance ;
Et de sa part Thirron vous demande audience.

HERODE.

Thirron !

ALEXANDRE.

Ciel !

ACHAS.

Je ne sçai quel dessein le conduit.

HERODE à *Alexandre*.

De tes fausses vertus, traître, voilà le fruit.

Mais de vos attentats vous-mêmes les victimes.

ALEXANDRE.

Vous allez être instruit, Seigneur, de tous mes crimes.

HERODE. *Il sort.*

Il vient. Quoi jusqu'ici brave-t-il mon courroux :

Ciel !





SCENE V.

HERODE, THIRRON, ACHAS.

THIRRON.

JE viens apporter ma tête à tes genoux.

HERODE.

Que pretens-tu, perfide? & que viens-tu me dire?

THIRRON.

Ce que de ton honneur l'intérêt seul m'inspire.
 Tantôt, pour te parler, je venois dans ces lieux:
 Mais Salome bien-tôt m'a soustrait à tes yeux.
 Chargé d'indignes fers, la main qui l'a servie,
 Sans un puissant secours m'alloit ôter la vie.
 Ses complots avec moi, dans l'ombre ensevelis.

HERODE.

Et qui t'a pu sauver?

THIRRON.

Antipater ton fils.

Instruit de ses desseins, trompé, trahi par elle,
 Il a de l'innocence embrassé la querelle.
 Tu me connois, Hérode, & ton cœur combattu
 Autant qu'il la craignoit estima ma vertu.

HERODE.

Je sçai qu'avec Thirron toute feinte est bannie.

THIRRON.

Réponds-moi: qu'as-tu fait de ce puissant génie,
 A qui le monde entier sembloit même soumis?
 Et que sont devenus tes parens, tes amis?
 Car n'attens pas de moi que mes justes reproches
 Puissent compter encor au nombre de tes proches,
 Ceux que tu crus cent fois dans leurs crimes passer
 Même indignes des jours que tu leur a laissez.

TRAGÉDIE.

59

Quoi ! jusqu'au bout Salomé, abusant de ton âge,
Remplira ton Palais de meurtres, de carnage !
T'assiègera par tout de dangereux témoins !
Esclave d'autant plus que tu crois l'être moins,
Sur toute ta maison ses fureurs implacables
Pour perdre un innocent ont fait mille coupables,
Dans quel aveuglement tes sens sont retenus ?
Tes crimes les plus grands ne te sont pas connus.
Mille intérêts secrets conduits avec adresse. . .

HERODE.

Juste Ciel ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

Par quel secret pouvoir demeurai-je interdit ?
T'ai-je assez écouté ?

THIRRON.

Non, je n'ai pas tout dit :

Ouvre les yeux cruel. Quel espoir te console ?
Tu perds ton fils : apprends à qui ton bras l'immole,
Et que tes vrais amis du moins te soient connus.
Salomé le trahit ; elle sert Silleüs :
L'hymen en est le prix ; & l'intérêt le gage ;
Non, que pour Silleüs un fol amour l'engage :
Ce cœur dans son orgueil par toi-même nourri,
N'eut pour objet qu'un trône & non point un mari,
Elle a séduit Alaph, Phéroré, Arbas, Aleïme,
Nul ne sait son secret : tous ont servi son crime.
Sa main, de ta fortune interrompant le cours,
Te ravit d'Arabie au défaut de tes jours ;
Et contre toi, dans Rome achevant ses outrages,
De ton épargne même achète des suffrages :
Tandis que t'irritant par de cruels avis,
Elle porte tes coups dans le sein de ton fils.
Et quel est contre lui le courroux qui t'anime ?
L'amour fait ses malheurs, & sa fuite son crime :
Contre toi prévenu par un avis fatal,
Dans son Roi, dans son père il fuyoit un rival.
Songe à le rendre aux vœux de toute l'Idumée,
Ou craint que sa fureur, justement allumée,

Ne te demande compte à toi-même aujourd'hui
 Du sang de tant de Rois qui revivent en lui.
 Autour de ce Palais ses cris se font entendre.
 Voilà ce que mon cœur me pressoit de t'apprendre.
 Tu peux punir l'audace où j'ose recourir :
 Mais qui bravé un Tyran ne craint point de mourir.



SCENE VI.

HERODE, ACHAS.

HERODE.

Quel est, fiere vertu, ton pouvoir redoutable ?
 Quoi ! même en outrageant, tu te rends respectable !

Mais que viens-je d'entendre ? & Ciel ! & quels avis ?
 Gardes, que l'on m'amene & Salome & mon fils.

Achas sort.

Ah ! de quel mouvement mon ame combattue
 Semble-t-elle appuyer un soupçon qui me tue ?



SCENE VII.

HERODE, GLAPHIRA, PHENICE.

NARBAL.

Qu'ai-je donc vû, Seigneur ? & quel ressentiment

A produit tout à coup un affreux changement ?
 Déjà tout bénissoit la bonté paternelle :
 Cependant, entouré d'une troupe cruelle,

Al-

TRAGÉDIE.

Alexandre en ces lieux....

HERODE.

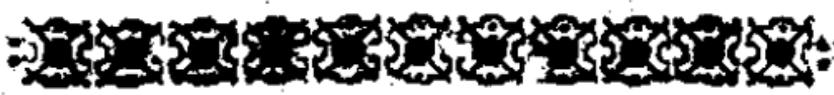
Hé quoi, n'ai-je donc pas
Révoqué devant vous l'arrêt de son trépas?

NARBAL.

Quelle fatalité vous dérobe à vous-même
De ses persécuteurs le cruel stratagème ?
Déjà même Philon, sous les coups expiré,
Par le peuple en fureur vient d'être déchiré.
Tout Solime est instruit de ses noirs artifices,
Et peut-être, Seigneur, veut d'autres sacrifices.
La triste Glaphira cede à son désespoir ;
Tous les cœurs à ses cris se laissent émouvoir ;
Et tremblant du péril qui menace Alexandre,
Antipater lui-même armé pour le défendre,

HERODE.

Ah courons le sauver.



SCÈNE VIII.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Arrête : il n'est plus temps.
Ton fils vient d'expirer.

HERODE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends !
Euriclès n'a-t-il pas été dépositaire
D'un ordre qui révoque un Arrêt sanguinaire ?
Par là de mes desseins le Conseil prevenu...

SALOME.

L'ordre jusqu'au Conseil n'en est point parvenu :
Euriclès l'a soustrait ; c'est moi qu'il a servi.
Mais enfin Euriclès vient de perdre la vie.

F

Dans ces lieux répandu, le peuple accablé,
 En a fait à mes yeux un spectacle d'horreur.
 J'avois fait qui jetter le cadavre d'Alexandre.
 Mais non, Salome ici ne veut point s'en défendre.
 Il périt par mes coups; s'il échape à ta Loi;
 Et le sang en a dû rejailir jusqu'à toi.

HERODE.

Perfide! crois-tu donc éviter ma vengeance?

SALOME.

Et toi, crois-tu mes jours encore en ta puissance?
 Déjà j'ai fait couler le poison dans mon sein.
 J'ai scû qu'anticiper trahissoit mon dessein:
 Que parmi tant de maux, de troubles domestiques;
 Thirgon t'a révélé mes complots, mes pratiques:
 Par-là j'ai vu tomber mon espoir, ton erreur;
 Et sur mes attentats j'ai prévu ta fureur.
 Tout un peuple d'ailleurs me poursuit à main forte:
 J'ai voulu me soustraire à l'ardeur qui l'emporte.
 Que te dirai-je enfin? j'abusai de ta foi.
 J'ai tout fait pour regner; je n'ai rien fait pour toi.
 J'ai joint le sang des tiens, à mille autres victimes.
 Par tes maux désormais ose compter mes crimes.
 Adieu. De tant d'horreurs si j'ai rempli ton sort,
 Je te laisse du moins l'exemple de ma mort.



SCENE DERNIERE.

HERODE, NARBAL, ACHAS.

HERODE.

Elle expire. . . Mon fils va rejoindre sa mere!
 Moi seul je vis encore! Ô comble de misere!
 O vengeance, où lançant d'inévitables coups,
 Le Ciel à son pouvoir mesure son courroux.
 Mais que vois-je? le jour de tenebres se couvre!
 Le ciel s'arme d'éclairs; & la terre s'entr'ouvre!

T R A G E D I E. 43

Dieux ! quels tristes objets ! sous quels affreux tombeaux,
 beaux,

Quelle foule de morts sortent de leurs tombeaux ?
 Quelle main vengeresse en ramène la cendre ?
 Aristobule , Hircan , Mariamne , Alexandre ,
 Illustres malheureux que ma rage a proscrits !
 Qu'entens-je ! le Ciel gronde , & se mêle à leurs
 cris.

Fuyons de tant d'objets l'épouvantable image :
 Mais un fleuve de sang s'oppose à mon passage !
 L'horreur regne partout , & dans ce vaste effroi ,
 La nature perit , ou s'arme contre moi.

N A R B A L.

Seigneur..

H E R O D E.

Nathal c'est toi ! soit pitié , soit colère ,
 Le Ciel permet encor que la raison m'éclaire.
 Mais trop cruelle hélas ! que me sert son effort ,
 Qu'à jeter plus de jour dans l'horreur de mon sort.
 O toi , peuple infidelle à tes Rois legitimes ,
 Et qui me couronnant , préparois tant de crimes ,
 Complice des fureurs dont mon cœur fut épris ,
 De tes funestes dons je te garde le prix.
 Vien peuple ingrat , vien voir tes femmes desolées
 Fuyant de toutes parts , pâles , échevelées.
 Vois dans leurs bras sanglans tes fils à peine nez ,
 Tous proscrits par mon ordre au glaive abandon-
 nez.

A C H A S.

Juste Ciel !

H E R O D E.

Tout à coup ma terreur se redouble.
 Ce Palais disparu vient d'augmenter mon trouble.
 Où sommes-nous ? mais quoi ! dans le fond de ces
 lieux ,
 Mon fils sombre & pensif vient s'offrir à mes yeux !
 Mariamne le suit , & d'un fer homicide
 Elle-même elle en vient d'armer la main perfide.

Non, non cet appareil ne regarde que moi :
N'en doutons point : prends garde ; ils viennent ; je
les voi.

Quels regards enflamez me lance leur colere ?
Arrête malheureux ! c'est le sang de ton père :
Il est sacré pour toi ; n'en souille point ton bras,
Et laisse à ma fureur le soin de mon trépas.

Fin du cinquième & dernier Acte.